

Laure Conan : vocation écrivaine

Conférence prononcée le 4 mars 2020 à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

Invitée : Micheline Cambron, professeure à l'Université de Montréal

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 29 mars 2022



Photo de Laure Conan, 1919

Laure Conan (1845-1924) est la première québécoise qui fasse de l'écriture sa profession. Son roman le plus connu, *Angéline de Montbrun* est, encore aujourd'hui, réédité et enseigné. Elle n'est pas « oubliée » donc, mais elle est méconnue, son œuvre étant le plus souvent jugée comme autobiographique et la réclusion qu'on lui prête semblant incompatible avec sa vie professionnelle. En outre, au fil du temps, son œuvre a été réduite à l'un ou l'autre des genres qu'elle a pratiqués, de sorte que ses lecteurs et ses lectrices l'ont tour à tour considérée comme auteure de romans édifiants, rédactrice de biographies de figures religieuses illustres et vulgarisatrice de l'histoire canadienne, ce qui laisse dans l'ombre la

finesse de son écriture, ses actions visant à faire respecter ses droits d'auteurs et ses liens importants avec le milieu intellectuel québécois. Il importe donc de revenir à sa vie, pour comprendre comment elle a pu, depuis La Malbaie, accéder à un véritable statut d'écrivain, devenir, comme l'écrit dès 1885 Pierre-Joseph-Olivier Chauveau : « Une femme auteur au Canada¹ ». Il faut aussi replonger dans ses œuvres pour en dégager les qualités esthétiques

[1] Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, « Une femme auteur au Canada », *Les Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 4, janvier 1885, p. 49-64.



qui lui valurent un important lectorat – et un Prix Montyon de l'Académie française – celles-là même qui, encore aujourd'hui, font que ses textes méritent d'être lus.

Naître et vivre à La Malbaie

Félicité Angers² naît à la Malbaie (Murray Bay) en 1845, huitième d'une fratrie de onze enfants dont six seulement atteindront leur majorité. Élie Angers se déclare forgeron sur l'acte de baptême de Félicité; il est aussi propriétaire d'un magasin général qui jouxte la maison familiale. La famille s'occupe en outre du bureau de poste du village. Tous les enfants feront des études au-delà de l'école primaire du village : chez les Ursulines de Québec (Félicité et Adèle), chez les religieuses de la Congrégation Notre-Dame à Québec (Marguerite et Madeleine), au Petit Séminaire (Élie) ou à l'école Normale Laval puis à l'Université Laval (Charles). Cela suppose des ressources financières assez importantes. La maison familiale semble avoir été un lieu propice à la vie intellectuelle puisqu'Élie, Félicité et Charles feront partie de cercles littéraires³. Mais seule Félicité, choisira de faire de l'écriture un métier. Et elle vivra principalement à la Malbaie jusqu'à la fin de sa vie.

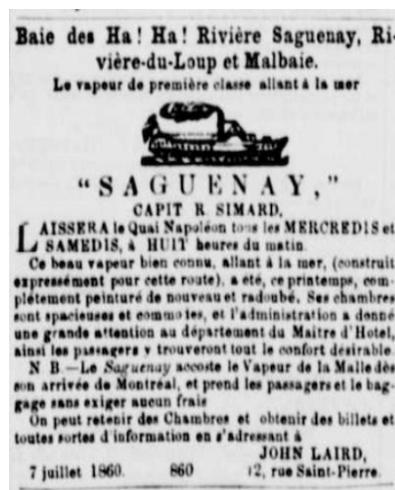


La maison familiale (photo tirée de l'ouvrage *Vieux manoirs, vieilles maisons*)

[2] Félicité Angers adopte le pseudonyme Laure Conan dès la publication de son premier texte. Elle tenait beaucoup à ce que son nom véritable demeure caché, même si le pseudonyme est définitivement éventé en 1900. Elle signe toutefois ses lettres Félicité Angers, sauf lorsqu'elle les destine aux médias. Cette biographie raconte la vie de Félicité Angers tout autant que le destin de Laure Conan et de son œuvre. Nous avons choisi de respecter les effets de signatures choisis par l'auteure, malgré la variété qui en résulte.

[3] Charles publie, sous le pseudonyme de Jean du Sol une biographie, *Le docteur Hubert LaRue et l'idée canadienne-française* (Québec, Cie de publication du Soleil, 1912), et une étude historique, *La traite des pelleteries et la colonisation de la Nouvelle-France* (1929). Élie fait partie du cercle d'Octave Crémazie.

La Malbaie (désignée à l'époque comme Murray Bay) nous apparaît aujourd'hui comme un village excentrique, éloigné des grands pôles d'activités. Il n'en allait pas de même dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En effet, si le village était assez mal desservi par la route des caps, souvent impraticable, qui allait de La Malbaie à la Côte-de-Beaupré, il était relié à Québec et à la Côte-du-Sud par le fleuve et constituait un arrêt sur les routes fluviales régulières. Ainsi, le vapeur Rowland Hill allait-il, dès 1848, de Québec à Murray Bay, puis à Rivière-du-Loup⁴. Murray Bay devient graduellement, en ces années, un lieu de villégiature, une « ville d'eau » selon l'expression de l'époque, dont les chics hôtels et les résidences d'été pittoresques attirent une clientèle fortunée, provenant du Québec, du Canada et des États-Unis. La publicité dans les journaux témoigne de cet intérêt pour les « bains de mer » le long du fleuve.



Pubs vapeurs et annonce Bains de mer

Grands voyageurs, Arthur Buies et James McPherson Lemoine considèrent La Malbaie comme la ville d'eau que tout bourgeois se doit de visiter. Buies parle d'un « morceau du

[4] Janine Ouellet, « Cent ans de navigation entre Rivière-du-Loup et la rive Nord », *Histoire Québec*, vol. 16, no 2, p. 29-34.



paradis terrestre égaré sur le flanc des Laurentides⁵ »; Lemoine affirme que pour ce qui est de « prendre les eaux », « c'est à la Malbaie qu'il faut aller⁶ ».

Par ailleurs, la région, dont les paysages sauvages émeuvent les touristes, est considérée comme inspirante pour les artistes : des peintres et des artisans locaux, y compris autochtones, y vendent leur production, des artistes réputés en diffusent les images⁷.

Il ne faut donc pas imaginer que vivant son enfance et son âge adulte à La Malbaie Félicité Angers soit à l'écart du monde. En 1861, alors qu'à 16 ans elle est pensionnaire des dames Ursulines de Québec, La Malbaie compte 2 756 habitants, sans compter les touristes. Sa famille vit au cœur d'un village qui est une destination touristique à la mode, pas dans une campagne retirée.

Les études chez les Ursulines. L'écriture déjà

On sait peu de chose de la petite enfance de Félicité Angers, qui fit son cours primaire à l'école du village. En revanche son passage chez les Ursulines de Québec, de 1859 à 1862, a laissé des traces. Elle est inscrite trois ans au cours régulier supérieur : premier cours de grammaire, classe de littérature et enfin classe supérieure, qu'elle achève avec les honneurs⁸. La formation offerte chez les Ursulines nous est bien connue, grâce à de riches

[5] Arthur Buies, « À la campagne. La Malbaie », *Chroniques, humeurs et caprices* (éd. nouvelle), Québec, Typographie de C. Darveau, 1884, p. 175. La première parution des textes dans les journaux date de 1871-1873.

[6] « James McPherson Lemoine, « Itinéraire d'un voyage de Québec au pays de la Gaspésie », *L'Album du touriste : archéologie, histoire, littérature, sport*, Québec, imprimé par Augustin Côté et cie, 1872, p. 355-364.

[7] Les collections québécoises comportent de nombreuses photos des lieux. Voir par exemple, le Fonds J.E. Livernois, sur le site Ad Vitam de BAnQ.

[8] Les listes annuelles de la « Distribution des Prix des élèves pensionnaires des Dames Ursulines de Québec publiées dans *Le Journal de Québec* (10-07-1860; 11-07-1861; 10-07-1862) ne laissent pas de doute. Félicité Angers ne poursuit donc pas une formation à l'École normale pour fille dirigée par les



archives et à de nombreux travaux récents. Étonnamment moderne, l'enseignement s'appuie sur des principes, des manuels et des outils novateurs, de même que sur la contribution de religieuses érudites et curieuses. Le Pensionnat du Monastère des Ursulines de Québec vise la formation de jeunes filles appelées à jouer un rôle dans la société.



PENSIONNAT
DES DAMES URSULINES DE QUEBEC,
BAS-CANADA

PROSPECTUS.

OBJETS DE L'ENSEIGNEMENT.

Le cours d'instruction renferme la Lecture, l'Écriture, l'Arithmétique, la Tenue des livres, la Grammaire française, la Grammaire anglaise, la Rhétorique, la Composition française, la Composition anglaise, la Versification française, la Versification anglaise, l'Histoire ancienne, l'Histoire moderne, et l'Histoire de la Mythologie, la Cosmographie, la Géographie, l'Usage des Globes et des Cartes géographiques, l'Astronomie, de Physique, de Botanique et de Chimie, l'Orgue, la Harpe, le Piano, le Guitar, l'Accordéon, la Musique vocale, le Dessin, la Peinture à l'huile, à l'Aquarelle, à la Gouache, en Plâtre, en Pastel et en Crayon, la Peinture sur le velours et sur le satin, Ouvrages à l'aiguille, et Broderie de genre, Fleurs et Fruits artificiels, etc. etc.

L'économie domestique, dans ses différentes branches, est un objet auquel on exerce les élèves au

Le frontispice du Prospectus de 1847.

On enseigne le français et l'anglais (grammaire, lecture à haute voix, littérature) mais aussi la géographie, l'histoire, les sciences, le dessin, la peinture, et même la musique. L'enseignement des arts est principalement donné par des laïcs, souvent très réputés (par exemple, Frederick Glackemeyer, un musicien reconnu, y enseigne la

Il offre un enseignement bilingue structuré et accueille des élèves de partout en Amérique du Nord : une partie du corps professoral est d'origine anglophone car le Monastère a accueilli des religieuses américaines après l'incendie criminel du couvent de Boston, en 1834. En 1847, la pension chez les Ursulines est de 66 \$ par année, ce qui est coûteux : l'abonnement annuel au journal *le Canadien* coûte alors 4 \$ par année et un charpentier de bateau est payé entre deux et quatre dollars par jour de travail.

La lecture du cadre horaire reconstitué à partir du *Règlement* de Thomas Maguire, adopté en 1844, montre que l'enseignement religieux et la pratique des arts dits « féminins » ou « ménagers » y occupent

Ursulines, fondée en 1857; elle ne figure d'ailleurs sur aucune des listes de prix de l'École données par le Journal de l'Instruction publique pour ces mêmes années.



musique), et celui des sciences bénéficie de professeurs expérimentés et d'une collection exceptionnelle d'outils scientifiques : globes, cartes géographiques, planisphères, instruments de chimie, etc.⁹. La perspective éducative générale vise à favoriser l'autonomie intellectuelle des étudiantes¹⁰. Par exemple l'enseignement littéraire n'est pas limité à la mémorisation de textes et de faits de l'histoire littéraire. Comme la pratique du genre épistolaire répond aux nécessités de la vie sociale de l'époque – une jeune femme accomplie doit savoir écrire bien –, la rhétorique et de l'art épistolaire constituent des matières autonomes, récompensées par des prix. Les enseignements cherchent à développer le goût de l'écriture et surtout la pratique de l'expression vive, marquée par des traits originaux, tel que suggéré dans la *Rhétorique des demoiselles* de Victor Doublet alors en usage¹¹. La fondation, en 1855, de la Société littéraire des Ursulines et de la revue *Le Papillon littéraire*, s'inscrivent dans cette même visée, en plus de permettre la diffusion des succès de la pédagogie des Ursulines auprès d'un public élargi, constitué des parents d'élèves et des nombreux visiteurs de la communauté, dont plusieurs occupent des postes éminents¹².

[9] Mélanie Lafrance, « De l'invisible atome à l'immensité du cosmos. Les sciences chez les Ursulines de Québec (1830-1910) », mémoire présentée à la maîtrise en histoire, Université Laval, 2017, p. 39 et p. 181 et suiv.

[10] Sur les principes éducatifs des Ursulines, voir Marc-André Bernier, « De l'héritage des Lumières catholiques à la modernisation de l'éducation : l'exemple du « Règlement pour l'enseignement » (1844) à l'usage des Ursulines », *Mens*, vol. XIX, nos 1-2, 2020, p. 51.

[11] Marc-André Bernier insiste particulièrement sur l'usage de la *Rhétorique* de Victor Doublet et sur sa modernité (*Rhétorique des demoiselles, dédiée à mes élèves*, par V. Doublet, professeur de Belles-Lettres, ex-professeur nommé au collège royal de Cahors, Paris, Société de Saint-Nicolas, 1839).

[12] Voir Julie Roy et Chantal Savoie, « De la couventine à la débutante : signature féminine et mise en scène de soi dans la presse au XIX^e siècle », *La lettre et la presse. Poétique de l'intime et culture médiatique*, www.medias19.org/index.php?id=318 [consulté le 20 avril 2020].



Le nom de Félicité Angers apparaît chaque année sur les listes de prix publiées dans *Le Journal de Québec*. Ainsi savons-nous qu'à la fin de la classe supérieure elle reçoit soit un premier prix, soit un *accessit* dans les matières suivantes : controverse et instruction religieuse, histoire de l'église, composition et analyses littéraires en français, logique, tenue des livres et géométrie, analyses d'histoire, astronomie et globe céleste, histoire naturelle et minéralogie, chimie, botanique et allemand. Six de ses compositions paraissent dans *le Papillon littéraire*, en 1861 et 1862, ce qui est un honneur et confirme ses talents littéraires, en plus de lui valoir une certaine reconnaissance publique. Le rôle des journaux littéraires de couvent dans la formation des premières générations d'écrivaines est bien documenté et Félicité Angers l'illustre éloquemment¹³. Elle quitte donc les Ursulines munie une formation riche et variée, assez surprenante même – la chimie et l'allemand ! –, acquise dans un milieu de vie sophistiqué où elle étudie en compagnie des filles des grandes familles seigneuriales et bourgeoises, dont la future belle-fille de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau¹⁴. Elle y a développé des talents littéraires, élu des modèles et fait des rencontres qui orienteront sa vie. En outre, elle a acquis une autonomie intellectuelle déterminante pour la poursuite de sa vocation littéraire.

Retour à La Malbaie

Félicité rentre à La Malbaie à l'été 1862. Les sources sont ténues pour cette période de sa vie. Nous connaissons une partie de l'histoire de sa famille grâce au greffe de son frère aîné Élie et à diverses pièces civiles : cécité, problèmes financiers puis décès de son père (1875), décès de sa mère (1879), activités professionnelles de ses frères (Élie revient à La Malbaie

[13] *Idem*.

[14] Au moment du décès de l'épouse de Pierre Chauveau, fils de P.-J.-O Chauveau, F. Angers, demande aux religieuses du Précieux-Sang de prier pour elle, et pour P.-J.-O Chauveau, très affecté par ce décès (lettre à Sœur Saint-François-Xavier, mars 1883 (Dion, I. 54, p. 144). Elle explique que la belle-fille de Chauveau a été l'une de ses compagnes de couvent. Parmi celles-ci se trouve aussi Honorine Fréchette, fille de Louis Fréchette. De sorte qu'il faut croire que deux de ses « supporters », Chauveau et Fréchette, connaissaient Félicité Angers bien avant la venue à l'écriture de Laure Conan.



pratiquer le droit en 1864, Charles s'y installe en 1880), mariages de ses sœurs, Adeline et Adèle¹⁵. On peut imaginer que Félicité contribue à la vie économique de sa famille, peut-être au magasin général, avant sa fermeture en 1971, ou au bureau de poste, entre 1874 à 1979. Selon divers témoignages postérieurs, il semble qu'elle soigne un jardin de fleurs et qu'elle lise beaucoup : des textes classiques, mais aussi des textes contemporains d'inspiration romantique, de la littérature pieuse, des ouvrages historiques. Le carnet qu'elle tenait au fil de ses lectures, et qui comportait titres et citations, semble avoir été perdu¹⁶.

La correspondance de Félicité Angers, très riche, ne nous reste qu'à partir de 1878¹⁷. L'absence de sources qui en résulte explique sans doute que de nombreux textes – récits biographiques, textes critiques, textes de fiction¹⁸ – placent au centre de sa vie et de son œuvre une relation et une rupture amoureuses avec Pierre-Alexis Tremblay, homme politique de 18 ans son aîné, racontées dans le mémoire de Sœur Jean de l'Immaculée, sur

[15] Maurice Lemire expose clairement ces informations et leurs sources dans « Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance », *Voix et Images*, 26 (1), 2000, 130-133.

<https://doi.org/10.7202/201522ar>

[16] Ce carnet est mentionné par Sœur Jean de l'Immaculée, s. g. c., « Angéline de Montbrun, étude littéraire et psychologique », M.A. Université d'Ottawa, p. 11 et 12. Le nombre important de citations et d'allusions à des œuvres littéraires, philosophiques et historiques présentes dans sa toute première publication présuppose, en effet, la fréquentation d'œuvres variées.

[17] Cette correspondance nous est accessible grâce au remarquable travail de Jean-Noël Dion : Laure Conan, *J'ai tant de sujets de désespoir : correspondance, 1878-1924* ; texte établi et annoté par Jean-Noël Dion ; présenté par Manon Brunet, Montréal : Éditions Varia, Collection « Documents et biographies », 2002. Dans la suite du présent texte, les renvois aux lettres de cet ouvrage seront ainsi libellés : Dion, suivi du numéro de la lettre (l. x) et du numéro de la page.

[18] La figure de Laure Conan a inspiré plusieurs textes de fiction dont ceux de Louise Simard, *Laure Conan : la romancière aux rubans* (Montréal, XYZ, 1995) et de Jovette Marchessault, *La saga des poules mouillées* (Montréal, Leméac, 1989).



la base d'un témoignage recueilli en 1959¹⁹. Le récit en sera redéployé par Roger Lemoine dans un article²⁰. « L'histoire d'amour Angers-Tremblay aurait été révélée à Roger Lemoine par une descendante de la famille Kane » écrit Dion à propos du travail de Lemoine²¹. Cette relation aurait pris place entre 1862 et 1867 environ. Or, la famille Kane est celle qui obtint, contre F. Angers, la gestion du Bureau de poste du village en 1879, malgré l'intervention de Thomas Chapais²². Une seule source, et sujette à caution, voilà qui fait douter un peu de l'importance, peut-être même de l'existence du grand amour à partir duquel la romancière aurait élaboré *Angéline de Montbrun* ! Certes, il se peut que ces amours aient existé, mais il paraît hardi de l'affirmer et d'en faire le fondement de l'œuvre. D'autant que la vie de Laure Conan est riche et féconde, passionnante à dire vrai, sans que l'on prenne en compte cette relation dont on ne sait rien d'assuré. Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang évoque, dans ses lettres de 1880, sa compréhension et son empathie pour les espoirs et les déceptions de F. Angers, sans rien expliciter, mais cette dernière ne donne pas elle-même, même dans ses lettres les plus intimes, de détails sur de tels sentiments amoureux. Elle raconte toutefois dans sa correspondance avoir vécu, le 2 mars 1871, une expérience mystique liée au sang du Christ : « Cela ne dura que quelques instants mais je restai abîmée

[19] Sœur Jean de l'Immaculée, s. g. c., « Angéline de Montbrun, étude littéraire et psychologique », M.A. Université d'Ottawa, p.16.

[20] « Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 37, no 2 (avril-juin 1966), p. 258-271 et vol. 37, no 3 (juillet-septembre 1966), p. 500-528.

[21] Dion, *op.cit.*, p. 65-66, note 19. Le texte évoqué est : « Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay », *La Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 36, n° 2, avril-juin, 1966 p. 258-271 et n° 3, juillet-septembre, 1966, p. 500-528

[22] Thomas Chapais demande à son père, le député Jean-Charles Chapais de défendre la candidature de F. Angers, même si « la famille Angers n'est pas de notre parti ». Il rappelle à son père qu'il lui a souvent parlé de Charles, « un de [ses] amis les plus intimes ». Lettre de Thomas Chapais à Jean-Charles Chapais, 2 avril 1879, Dion, *op. cit.*, l. 17, p. 88-91.



dans ma joie²³ ». Cet événement la conduira, ainsi que ses lettres le montrent, à chercher conseil auprès de directeurs spirituels successifs, afin d'être éclairée sur ce que Dieu attend d'elle.

Au décès du père, en 1875, la famille se trouve en mauvaise posture financière, ce qui rend plus pressante la nécessité pour elle de savoir à quelle mission vouer sa vie. En 1877, F. Angers effectue au Monastère des Sœurs-adoratrices-du-Précieux-Sang²⁴ un séjour qui sera déterminant. C'est alors qu'elle noue avec Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang (Aurélie Caouette, cofondatrice des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang²⁵) une relation amicale qui se développera au fil d'une correspondance nourrie – 56 lettres ont été conservées²⁶. Elle y expose ses interrogations quant à son avenir, alors qu'elle est déjà « vieille fille », comme on dit à l'époque, et la confiance qu'elle met en sa correspondante, considérée comme une intermédiaire avec le monde divin. On y découvre aussi sa contribution à l'œuvre des « petits contrats » (des engagements à faire un don par versements à la jeune communauté religieuse), laquelle montre l'ampleur de ses relations dans la bourgeoisie québécoise. Sa vie spirituelle, partagée entre mysticisme et pragmatisme, s'y dévoile également. Elle manifeste une piété centrée sur des manifestations sensibles, à la mode en ces années où un mysticisme romantique et

[23] Lettre de F. Angers à Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, 21 février 1879, Dion, *op. cit.* I. 15, p. 84.

[24] Cette visite se situe avant le 6 janvier 1878, date à laquelle cette visite est évoquée par Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang. La communauté avait été fondée à Saint-Hyacinthe en 1861.

[25] L'abbé Joseph-Sabin Raymond en est le cofondateur. Sur cette communauté et sa fondation, voir <<http://www.ipir.ulaval.ca/fiche.php?id=454>> (Consulté le 25-04-2021). L'abbé Joseph-Sabin Raymond en est le cofondateur.

[26] Dion, *op. cit.* p. 26.



doloriste magnifie les souffrances du Christ²⁷ et où des pratiques concrètes inscrivent, dans l'ensemble du monde catholique, la piété dans la vie de tous les jours : pèlerinages, processions, chapelets, rameaux tressés et autres traits de dévotion, que Laure Conan évoquera dans ses récits. Elle fait aussi preuve d'une assez grande naïveté, prêtant des pouvoirs infinis aux saints qu'elle prie, y compris pour les choses temporelles, entretenant avec eux une relation de nature quasi comptaible. Nous ne saurons jamais bien sûr si sa foi conserve longtemps cette naïveté, mais il est certain que sa carrière littéraire révèle plutôt une femme aux jugements souvent tranchés, capable d'une ironie parfois mordante.

Des débuts littéraires étonnants, sous pseudonyme

F. Angers semble avoir réfléchi en ces années à la possibilité d'entrer dans la communauté des Adoratrices du Précieux-Sang. Elle écrit à Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang : « Je suis charmée que vous soyez ou parraissiez [sic] être sur le chemin de la prospérité, mais qu'il est triste pour moi de n'avoir pu profiter de la permission d'entrer chez vous²⁸ ». Quelle que fut la nature de cette permission, il y avait des obstacles : F. Angers a déjà 33 ans en 1877 et l'âge limite pour les postulantes est fixé à vingt-cinq ans; de plus une dot est exigée et il est probable, certain même, que F. Angers, qui ne possédait pas de bien propre, n'aurait pu la payer²⁹.

[27] Marie-Andrée Beaudet, « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété: hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle », dans *Voix et images*, vol. 32, n° 3 (printemps 2007), p.68-69.

[28] Lettre de F. Angers, 6 octobre 1879, La Malbaie, citée par Maurice Lemire *loc.cit.* p. 139. Dion, l. 25, p. 100-101.

[29] *Constitutions des Soeurs adoratrices du Très Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ : sous la protection de Marie Immaculée*, Saint-Hyacinthe, A. Denis & cie, imprimeurs, 1889. Bien que ces règlements soient postérieurs, il est probable qu'ils aient été ainsi établis depuis la fondation, date où Félicité Angers se rend pour la première fois au monastère de Saint-Hyacinthe. Une dot est exigée des postulantes des ordres cloîtrés. Les Constitutions mentionnent aussi explicitement qu'un esprit



Au moment où son frère Charles se marie, la nécessité de subvenir à ses besoins et à ceux de sa sœur Marie, de santé fragile, devient urgente; les questions financières prennent une place considérable dans les lettres de F. Angers. Même si elle hésite à mettre de l'avant ses aptitudes littéraires, elle se lance pourtant et fait paraître en quatre livraisons *Un amour vrai* dans *la Revue de Montréal*, entre septembre 1878 et août 1879³⁰, sous pseudonyme comme c'est l'usage à l'époque pour les femmes et aussi, peut-être, parce qu'une sienne cousine qui porte les mêmes nom et prénom qu'elle, Félicité Angers, fait alors carrière comme artiste peintre, après une formation avec Antoine Plamondon³¹.

Cette longue nouvelle raconte l'histoire d'amour entre une jeune fille de bonne famille, Thérèse Raynol, et un « héros » à l'allure de jeune premier, un sauveteur de vieilles dames, Francis Douglas : premières conversations sur le bateau-vapeur qui les mène tous deux à La Malbaie; rencontres émues sur les plages de Charlevoix et contemplation d'un coucher de soleil; fiançailles recevant l'accord des deux familles malgré le fait que la fiancée soit catholique et le fiancé protestant; dénouement pathétique dans lequel la jeune fille, qui a prié pour que son fiancé se convertisse, meurt le soir de la signature de son contrat de mariage, convaincue d'avoir obtenu la grâce demandée. Francis se convertira en effet et entrera à la Grande Chartreuse où il mourra de manière édifiante³².

« moqueur, critique » est incompatible avec les dispositions attendues des postulantes. Cela constituait sans doute également un motif d'hésitation pour Félicité.

[30] *La Revue de Montréal*, vol. 2, n^{os} 9-10, septembre-octobre et n^{os} 11-12, novembre-décembre 1878 ; vol. 3, n^{os} 5-6, mai-juin et n^{os} 7-8, juillet-août 1879.

[31] Marie-Pier Savoie, « La lettre comme lieu d'invention d'un destin littéraire: le cas de Félicité Angers (Laure Conan) », mémoire de maîtrise, Université Laval, 2015, p. 7 à 9, avec illustrations aux pages 114 et 115.

[32] Ce détail peut paraître outré, mais Jules Livernois quittera ainsi Québec pour la Grande Chartreuse, en 1884. Un tel choix fait donc partie des possibles de l'époque. Voir Dominique Marquis, *Jules-Paul Tardivel. L'homme public et l'homme privé (1851-1905)*, Montréal, Leméac, coll. « Domaine histoire », 2021, p. 146.



Toute la nouvelle met en valeur le choix que Thérèse fait de son destin. C'est sa vie, telle qu'elle l'analyse elle-même, qui est racontée. L'essentiel du roman est constitué de pages de son journal, de lettres envoyées à sa mère et, dans la dernière partie, où la narration est assumée par sa mère, de réflexions tirées de son journal. L'écriture que prête Laure Conan à Thérèse, faite d'introspection et d'une pointe d'autodérision, donne aux autres personnages un statut subordonné : ceux-ci se résignent à la volonté de la jeune fille au moins autant qu'à celle de Dieu. La mère de Thérèse, qui recueille le journal et la correspondance de Thérèse, porte le récit, assumant ainsi l'héritage spirituel de sa fille. Francis, le fiancé, meurt à la fin, en écoutant le *Salve Regina*, le cantique que Thérèse préférait entre tous chanter.

La nouvelle possède des qualités littéraires manifestes. Laure Conan recourt efficacement à la forme épistolaire, mise à la mode par Rousseau et Goethe pour les romans d'amour. L'ironie aimable de Thérèse à l'endroit de sa mère et de son milieu, son admiration puis son amour très volontaire pour le beau Francis, sur fond des paysages de Charlevoix et de l'Île-aux-Coudres, invitent à poursuivre la lecture. Il s'agit, dans la littérature publiée au Québec, du second portrait de jeune fille qui atteint une telle complexité psychologique et échappe au canevas feuilletonesque usuel, dans lequel les ressorts narratifs se résument à l'opposition de la famille ou de la société au bonheur des amoureux, le premier étant celui de Marie-Sarah-Clarisse Chagnon qui a publié sous la signature de Mlle Chagnon une longue nouvelle, *Les fiancés d'Outre-tombe*, en 1869, dans *la Revue canadienne*, ce qui fait d'elle la première romancière canadienne écrivant en français³³. Toutefois, contrairement à ce dernier récit, *Un amour vrai*, qui porte bien son titre, raconte une histoire d'amour heureux, réciproque, qui ne rencontre pas d'obstacle. Quant à la mise en scène finale des deux morts, qui aujourd'hui paraît exagérément pathétique, il faut se souvenir qu'elle témoigne des conditions de vie de la période, marquée par les épidémies qui multiplient les orphelins et cristallisent tout un imaginaire de la mort chrétienne. La Malbaie a ainsi

[33] C'est le prénom qui apparaît sur l'extrait de naissance de Mlle Chagnon, comme l'a établi Guido Rousseau. Voir Clara Chagnon, *Les fiancés d'outretombe* (texte présenté et établi par Guido Rousseau), PUL (à paraître).



connu une épidémie de « variole noire » peu avant la parution du roman, en 1875. Le cimetière des Picotés, créé à cette occasion et redécouvert en 1948, en témoigne³⁴. Victime d'une autre épidémie, la mère de F. Angers y sera d'ailleurs enterrée, en janvier 1879, entre deux livraisons du roman, sans que sa famille, placée en quarantaine, puisse même assister aux funérailles.

L'inspiration d'*Un amour vrai* vient sans doute de plusieurs sources. Des romans épistolaires, très à la mode depuis le XVIIIe siècle, mais aussi d'une abondante littérature magnifiant le motif de la conversion, dont le roman à succès de Paul Féval *Les étapes d'une conversion*, paru en 1878³⁵. Des événements ayant touché indirectement F. Angers peuvent aussi avoir servi d'inspiration, comme la conversion au catholicisme de deux importantes figures du Monastère des Ursulines de Québec, celles de l'abbé Jean Holmes et de sa sœur ursuline, Mère Sainte-Croix (née Susan Joséphine Holmes) ou encore le destin de ces deux protestants pour la conversion desquelles Félicité supplie Sœur Catherine-Aurélie du Précieux-Sang de prier³⁶.

Malgré le *pathos* final, Laure Conan pratique une écriture souple, souvent humoristique. La description du beau Francis Douglas faite par la jeune Thérèse dans une lettre à sa mère est savoureuse :

Nous venions à peine de laisser Québec, quand je l'aperçus, se promenant sur la galerie avec le port d'un amiral. Je le reconnus du premier coup d'œil, non sans

[34] Serge Gauthier, « Le cimetière des Picotés à La Malbaie »

<http://encyclobec.ca/region_projet.php?projetid=71>. Cet historien a produit des pages très riches sur La Malbaie et la région de Charlevoix.

[35] Il est question de cette lecture dans la lettre où F. Angers annonce son désir de gagner sa vie par son écriture, en février 1879, avant la parution des deux dernières livraisons de son récit (Lettre de F. Angers à Aurélie Caouette, 21 février 1879. Dion, I. 15, p. 85.

[36] Lettre de F. Angers à Sœur Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, le 4 février 1878. Jean-Noël Dion suggère cette hypothèse dans une note à propos de cette lettre. Dion *op.cit.*, I. 3, p. 59, note 10.



émotion, pour parler franchement. Si cela vous étonne, songez, s'il vous plaît, que vous pleuriez d'admiration en parlant du courage héroïque de cet inconnu, de l'admirable générosité avec laquelle il s'était exposé à une mort affreuse, pour sauver une pauvre chétive vieille qui ne lui était rien [...] je me disais que je ne serais nullement fâchée de savoir tout ce qui le regarde. Ne serez-vous pas fière de la raison de votre grande fille, si je vous avoue que je me surpris appelant une tempête ! C'est bien naturel. J'aurais voulu voir comment il se conduit dans un naufrage. Malheureusement, ce souhait si sage, si raisonnable, si charitable, ne se réalisa pas (p. 534)

Ou encore :

Le Dr G... est à la Malbaie et se livre à l'observation. Il trouve que les rubans écossais sont bien en faveur depuis l'arrivée de M. Douglas, et se plaint amèrement d'être condamné à entendre tant d'airs écossais, depuis la même date. Ce que c'est, dit-il, d'avoir la tournure chevaleresque ! Moi, j'ai passé plusieurs années en Ecosse, et personne n'a songé à apprendre Vive la Canadienne ou À la claire fontaine ! M. Douglas est riche, et le docteur se plaît à en informer les dames qui ont des filles à marier. Ça les rend pensives, dit-il³⁷ (p. 537)

Dès après la publication des deux premières livraisons, F. Angers est convaincue que l'écriture est bien sa voie et se met en quête d'un nouveau sujet :

Mon premier essai a été remarqué. Si c'est possible, je voudrais me servir de cette aptitude pour gagner ma vie. [...] Ne pourriez-vous pas, Sweetest Mother, m'indiquer

[37] Les numéros de page renvoient à la publication en revue : « Un amour vrai », *La Revue de Montréal*, 2^e année, t. 2, 9^e/10^e livraisons (sept./oct. 1878).

<https://www.canadiana.ca/view/occihm.8_04757_20/30?r=0&s=1> Consulté le 4 juin 2021.



un sujet *de nouvelle ou de roman* ? Quelque chose qui puisse faire du bien et avec la bénédiction d'en haut, faire aimer Dieu quand ce ne serait que d'une seule âme³⁸.

La Revue de Montréal (1877-1881), dans laquelle paraît la nouvelle revendique explicitement un statut savant : on y publie des articles en théologie, en sciences, en droit, en histoire, en médecine, en sciences sociales même, et des comptes rendus de cérémonies universitaires. Laure Conan est la seule femme qui y signe des textes, si l'on excepte un poème en hommage à Louis Fréchette, d'Éliza Frank³⁹. En n'en pas douter, il s'agit d'un coup d'éclat. Les autres textes de fiction, un par numéro généralement, sont signés par des écrivains éminents de l'époque, Louis Fréchette, Napoléon Legendre, Benjamin Sulte. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau y signe régulièrement des textes, soit des discours liés à son statut de professeur à l'Université Laval de Montréal, soit des fictions, soit des textes historiques. F. Angers entreprendra avec lui une correspondance en 1880. Il la conseillera, commentant les textes qu'elle lui envoie, et la soutiendra activement par la suite. Par ailleurs, *La Revue de Montréal* rassemble un véritable réseau intellectuel dont font partie, outre Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, des amis déjà rencontrés par F. Angers au presbytère de La Malbaie : Thomas Chapais, un ami de son frère Charles, Appolinaire Gingras, dont elle cite un poème encore inédit dans *Un Amour vrai*, et l'abbé Paul Bruchesi⁴⁰.

Pour F. Angers, la publication d'*Un amour vrai* est donc déterminante à plus d'un titre. Elle s'est choisie un destin et un pseudonyme, Laure Conan, dont le patronyme est tiré de

[38] Lettre de F. Angers à Soeur Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, 21 février 1879. Noël, *op. cit.*, l. 15, p. 85.

[39] Mde Éliza Frank, « Poésie », *La Revue de Montréal*, vol. 1, n° 12, 1877, p. 669.

[40] Manon Brunet évoque ces rencontres de 1879, au presbytère de la Malbaie, résidence de l'abbé Narcisse Doucet. Notice du DBC « Laure Conan »

<http://www.biographi.ca/fr/bio/angers_felicite_15F.html> Consulté le 07-06-2021.



l'histoire de l'antique Bretagne, alors très à la mode⁴¹. Contrairement aux autres femmes de sa génération, qui, le plus souvent signent d'un simple prénom leurs chroniques dans les périodiques grand public (comme Françoise, Fadette, Madeleine⁴²), elle se présente d'emblée, sous la signature de Laure Conan, comme une écrivaine de fiction, acceptée dans les pages d'une revue littéraire et savante. Elle s'inscrit aussi, grâce à *La Revue de Montréal*, dans un milieu intellectuel dynamique, appelé à jouer un rôle central dans la vie culturelle canadienne.

Angéline de Montbrun : écrire et publier

Laure Conan publie son second roman, *Angéline de Montbrun*, par livraisons, dans *La Revue canadienne* (elle avait demandé à P.-J.-O. Chauveau de la recommander à la revue). Les livraisons se succèdent, entre juin 1881 et août 1882 et elle se trouve encore une fois en bonne place parmi les écrivains prestigieux de l'époque. Elle y reprend certains des ressorts qu'*Un amour vrai* déployait : la mise en relief d'une jeune fille, au sortir du couvent, au moment du choix de son destin, déclinée cette fois en trois figures, celles d'Angéline, de Mina et d'Emma; le recours aux formes intimes que sont la lettre et le journal; l'importance de la foi. La description de la nature, celle de la Gaspésie cette fois, et les images de la vie bourgeoise et mondaine sont encore une fois présentes, de même que de nombreuses citations d'œuvres littéraires, qui témoignent de la richesse des lectures de F. Angers.

L'intrigue est simple. L'action se passe principalement à Valriant, le domaine de la famille de Montbrun, en Gaspésie, dans les années 1860. Orpheline de mère, la jeune Angéline vit

[41] En 1878-1879, plusieurs des textes parus dans *La Revue de Montréal*, portent sur l'histoire de la Bretagne.

[42] Notons que Mlle Chagnon constitue également une exception. Sur la question des pseudonymes, voir Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et images, Le pseudonyme au Québec*, vol. 30, n o 1, 2004, p. 67–79 et Julie Roy et Chantal Savoie, *loc. cit.*, note 27.



avec son père, un noble qui s'est fait cultivateur et qu'elle aime par-dessus tout. Angéline est belle, vive et pieuse et a pour amie intime la jeune Mina, séduisante et mondaine, qui s'amuse de l'admiration que lui portent les hommes. Le frère de Mina est éperdument amoureux d'Angéline. Le père s'oppose d'abord à la relation entre les jeunes gens puis, devant l'affection de sa fille pour le jeune homme, il accepte un futur mariage, tout en exigeant que celui-ci n'ait pas lieu avant qu'Angéline ait vingt ans et que le couple s'installe par la suite avec lui à Valriant. Maurice accepte, tout comme Angéline, et quitte Valriant à la demande de Monsieur de Montbrun afin d'étudier en France pour une année. À cette première intrigue s'en superpose une autre, celle de l'amour de Mina pour le père d'Angéline, dans un contexte où ce dernier reçoit sporadiquement à Valriant des invités, dont de futures épouses potentielles. Mina a toutefois bon espoir de lui plaire puisqu'elle est invitée à séjourner longuement à Valriant. Ce double récit est livré aux lecteurs grâce aux échanges épistolaires entre les divers personnages mentionnés, auxquels il faut ajouter la troisième jeune fille, Emma S. amie de couvent de Mina et d'Angéline qui se prépare à entrer chez les Ursulines.

Le bonheur semble acquis. Maurice est rentré de France et le mariage est proche mais un événement change le cours de l'histoire : M. de Montbrun meurt dans un accident de chasse, laissant Angéline et Mina éplorées. Mina entre au noviciat des Ursulines et Angéline, affaiblie par le chagrin, fait une chute qui la laisse défigurée, Elle rend sa parole, et sa bague, à Maurice. Racontées sobrement en trois courtes pages, par un narrateur omniscient, ces péripéties concluent la première partie du roman.

La seconde partie, intitulée « Feuilles détachées », montre, à travers les pages du journal intime d'Angéline, dans lequel sont insérées les nombreuses lettres qu'échangent les protagonistes, la nouvelle vie quotidienne d'Angéline à Valriant. Celle-ci a renoncé à l'amour de Maurice, dont elle croit l'affection tiédie à cause de la laideur entraînée par sa chute, et choisit de se consacrer à la prière, au soutien de ceux qui ont aimé son père, à l'entretien de son jardin et à l'accompagnement de voisins présentés comme autant de personnages attachants. Tout comme elle refuse d'épouser Maurice, Angéline refuse d'entrer en religion : sa vocation sera de conserver la mémoire de son père en se consacrant à Valriant et à sa foi. Le journal, fait de réminiscences de sa vie antérieure, de réflexions



religieuses et de descriptions à la fois sobres et émouvantes des paysages de la Gaspésie, livre une introspection parfois douloureuse, parfois sereine, au fil de laquelle Angéline s'interroge sur ses affections, ses devoirs, son destin.

Contrairement à ce l'on pourrait penser, compte tenu de la dimension tragique et religieuse du récit, le roman est écrit de manière alerte : les trois jeunes filles, Angéline, Mina et Emma cherchent leur voie et décrivent le monde à travers leur quête. Les touches d'humour et d'autodérision sont nombreuses dans la première partie, entre autres dans les lettres de Mina. Celle-ci commente, dans une lettre à son frère, les reproches que lui font ses prétendants d'aller « s'enfermer » à Valriant :

Un de mes admirateurs m'a envoyé un sonnet. J'y suis comparée à une souveraine qui abdique, à un jeune astre qui se cache, fatigué de briller, et pour tout dire il y a un vers de treize pieds (p. 200-201)⁴³.

Elle se met aussi en scène, dans une lettre à Angéline, sur le mode de l'autodérision :

Chère amie, M. de Montbrun me juge mal. Je ne demande qu'à me *démonstrer*. J'avais résolu d'arriver chez vous avec une simple valise, comme il convient à une âme élevée qui voyage.

Mais on ne sait que rarement ce que l'on veut et jamais ce qu'on voudra : j'ai fini par prendre tous mes chiffons. Vraiment, je n'y comprends rien [...] Ma belle, il faudra que vous m'aidiez à passer quelques-unes de mes malles en contrebande. (p. 200)

Les scènes qui présentent les visiteurs et les visiteuses de Monsieur de Montbrun sont également amusantes. Il y a ainsi madame H., décrite par Mina :

[43] *Angéline de Montbrun*, édition critique (introduction, établissement du texte, chronologie et bibliographie) de Nicole Bourbonnais, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2007, p. 200-201. Toutes les références sont tirées de cette édition et les pages auxquelles nous renvoyons apparaissent entre parenthèses dans le corps du texte.



Elle s'est donnée une entorse en glissant d'un rocher où elle s'était aventurée malgré mes sages remontrances [...]

Mais si vous aviez vu son convoi ! Monsieur de Montbrun et Maurice portaient le brancard, Angéline portait l'ombrelle de madame. Pour moi, j'étais comme l'autre officier de Malbrouck ; celui qui ne portait rien. (p. 182)

La seconde partie est, elle aussi, marquée par la variété des tonalités. Même si la trame tient toute dans l'évolution spirituelle d'Angéline, depuis la douleur et le doute jusqu'à la décision de vivre à Valriant seule, dans le respect du passé, afin d'atteindre à une certaine sérénité dans l'action généreuse, l'écriture est vive et les personnages sont complexes.

On s'est beaucoup interrogé sur l'origine de l'intrigue du roman. On a voulu y voir une transposition des amours malheureuses de Félicité avec Pierre-Alexis Tremblay. L'existence de ces amours étant une hypothèse fragile, rien n'est moins sûr. Les sources littéraires sont quant à elles manifestes, comme *Le jeune Werther* de Goethe, que F. Angers a lu et dont la structure lettre/journal est similaire. Mais une inspiration tirée du réel proche est aussi possible. En effet, si les exigences de Monsieur de Montbrun nous semblent aujourd'hui extravagantes, il faut se rappeler que les règles de l'étiquette interdisent à l'époque à un homme de recevoir chez lui en l'absence d'une hôtesse de son rang (femme, fille, sœur ou parente)⁴⁴. Angéline partie, la vie sociale de Valriant et la recherche d'une épouse ne serait donc plus possibles. Au moins un proche de F. Angers a vécu une telle exigence. En effet, selon Julienne Barnard, lorsque Thomas Chapais demande la main d'Hectorine Langevin, son futur beau-père, le député Hector-Louis Langevin, la lui donne mais exige que les fiançailles soient tenues secrètes et le mariage repoussé de plusieurs années, à la fois parce que la jeune Hectorine sert de mère à ses jeunes frères et sœurs et

[44] La présence d'une maîtresse de maison est l'une des règles implicites des relations sociales telles qu'on les conçoit au XIXe siècle. Voir Madame M. Sauvalle, *Mille questions d'étiquette*, Montréal, éditions Beauchemin [1907].



parce qu'elle permet à son père de « tenir son rang » comme député, c'est-à-dire de recevoir selon les règles⁴⁵.

Ces remarques invitent à considérer autrement la part de peinture sociale que recèle le roman. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau affirme à juste titre qu'*Angéline de Montbrun* n'est pas un roman de mœurs⁴⁶. Et en effet, les scènes de genre évoquées – les foins (187), le bain de mer (240-241), le petit serin offert par des enfants (213-214)⁴⁷, les pauvres maisons des deux couples de jeunes mariés (188-189 et 246-247) – sont davantage occasions de réflexion que de pittoresque. Ainsi, ne savons-nous rien de la façon de faire les foins, sinon que Monsieur de Montbrun trouve les faneuses bien belles, à l'égalité des divinités champêtres. (187). L'évocation d'œuvres familières contribue toutefois à l'inscription du lecteur dans le récit : une peinture de Napoléon Bourassa, une chanson de Mlle Henriette Chauveau⁴⁸, des poèmes de Victor Hugo servent, tout comme les citations d'œuvres alors populaires, à créer des effets de contemporanéité. Une culture vernaculaire partagée se déploie aussi en filigrane – chansons et musique, pratiques de sociabilité, rappel de faits historiques glorieux réputés connus, langue populaire, etc. Tout aussi bien, la connaissance qu'a F. Angers de la mondanité bourgeoise lui permet, l'air de n'y pas toucher, de situer par très fines touches les personnages dans leur milieu, et même de s'en moquer gentiment : par exemple, Mina brocarde Monsieur de Montbrun parce qu'il porte des gants lorsqu'il va aux champs : « Serait-ce par orgueil de race que vous prenez si grand soin de vos mains d'aristocrate ? » (187).

[45] Julienne Barnard, *Mémoires Chapais*, tome III, Montréal, Fides, p. [213]-224. Les fiançailles intimes ont eu lieu le 24 mai 1979 et le mariage le 10 janvier 1884.

[46] Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, « Une femme auteur au Canada », *Les nouvelles Soirées canadiennes*, vol. 4, n° 2, février 1885, p. 49-64.

[47] Notons que le motif du serin comme intermédiaire amoureux est présent dans *Le jeune Werther* de Goethe.

[48] Il s'agit de l'une des filles de P.-J.-O. Chauveau. Voir Nicole Bourbonnais, BNM, note 62, p. 297.



Angéline de Montbrun est un succès, même si après quelques livraisons seulement, Barnabé avait exposé, assez méchamment, dans le journal humoristique *Le Grogard* d'Hector Berthelot, les enjeux de l'écriture féminine.

Laure Conan me trouvera peu galant; je le regrette infiniment; mais quand une femme écrit des romans plutôt que des recettes de cuisine, de ménage et de toilette, voire même des poésies elle s'expose à la critique comme tous les auteurs bons ou médiocres⁴⁹.

Qu'à cela ne tienne ! Laure Conan publie les livraisons de la seconde partie du roman et il est rapidement question d'une édition en livre dont Paul Bruchési promet de se charger, et dont Raymond-Henri Casgrain s'occupera, livrant une préface, dérivée d'un article déjà paru dans *L'opinion publique* en 1883. Elle bénéficiera à partir de ce moment du vaste réseau de correspondants de Casgrain rigoureusement décrit par Manon Brunet⁵⁰. La publication, en 1884, chez Brousseau s'accompagne d'une véritable stratégie publicitaire à l'élaboration de laquelle participent Casgrain, bien sûr, mais aussi P.-J.-O. Chauveau, Thomas Chapais, Alfred Garneau, Louis Fréchette : interventions auprès de l'éditeur pour l'impression de brochures publicitaires, mise en œuvre de comités féminins pour des listes de souscription, critiques élogieuses disséminées, etc.⁵¹. Elle bénéficie ainsi du vaste réseau de correspondants de Casgrain.

Même si F. Angers a besoin des droits que lui vaudront la réédition en livre, l'opération semble avoir été une épreuve pour elle. Il y a d'abord les vives discussions qui l'opposent à

[49] Barnabé, *Le Grogard*, vol. 1, n° 2, novembre 1881.

[50] Manon Brunet, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux. Le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *La sensibilité littéraire. Voix et images*, vol. 27, n° 2, 2002, p. 216-237.

[51] Les correspondances entre les « stratèges » montrent le caractère organisé de ce qui se met en place, entre lettres de félicitations à l'éditeur et publication de textes critiques. Voir Dion, *op. cit.*, l. 62, 66, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 79 et 80. p.153-174.



l'abbé Casgrain, qui veut, contre son gré, dévoiler dans la préface son identité et ses besoins financiers. Elle conclut sa dernière protestation avec un brin d'ironie : « le *père de la littérature canadienne* n'ignore pas que tous les pères ont des ennuis avec leurs enfants. Permettez-moi d'ajouter que le propre du père, c'est de pardonner et d'aimer quand même⁵² ». Quoiqu'elle ne retouche pas substantiellement son texte (ce qu'elle fera toutefois pour la réédition de 1905⁵³), elle peaufine les choses, mobilisant par exemple Alfred Garneau pour la vérification à la bibliothèque du Parlement de l'exactitude de la traduction d'un vers de Dante. Elle retranche aussi quelques citations, dont celle de Montaigne, dont la lecture dangereuse lui avait été reprochée par Barnabé dans *Le Grognard*. Le livre est un succès.

Écrire encore...

Dès avant l'édition en livre d'*Angéline de Montbrun*, Laure Conan, est une signature connue. En 1882, à la disparition de *La Revue de Montréal*, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Thomas Chapais, Appolinaire Gingras et Paul Bruchesi (le futur évêque de Montréal) se retrouvent au sein du comité éditorial des *Nouvelles Soirées canadiennes. Recueil de littérature nationale*, fondé par Louis-Hyppolite Taché. Félicité Angers, les y suit. À la fois savante et littéraire, la revue offre un avantage important à Félicité, toujours à la recherche d'argent : les auteurs y sont rémunérés⁵⁴. Seule femme à y faire paraître des

[52] Lettre de F. Angers à Henri-Raymond Casgrain, 4 mars 1884 (Dion, *op.cit.*, p. 178). Manon Brunet rappelle dans son article (*Ibidem*, p. 235,) que l'expression « père de la littérature canadienne » circule bien avant comme le montre l'article de Jean Piquefort (pseudonyme d'Adolphe-Basile Routhier), dans « Portraits et pastels littéraires : l'abbé Casgrain », *Le courrier du Canada*, vol 6, n° 140, 10 janvier 1873 ; n° 141, 13 janvier ; n° 142, 15 janvier ; n° 143, 17 janvier. *Ibidem*, p. 235,

[53] *Angéline de Montbrun*, Québec, éd. Marcotte, imprimeur-relieur, 1905, 277 p. Sur les retouches faites au roman, voir le travail de Nicole Bourbonnais, *op.cit.*, p. [21]-125.

[54] Cette information est explicite dans le texte « Au public » qui clôt le dernier numéro du premier volume. *Les nouvelles Soirées canadiennes. Recueil de littérature nationale*, vol. 1, 19^e à 24^e livraisons, s. p.



textes, selon les tables des matières, elle y publie des textes brefs entre 1883 et 1885 : une nouvelle, « À travers les ronces » (1883), une critique de facture savante de la biographie de Mlle Legras⁵⁵, comportant un plaidoyer et une théorisation de la biographie de personnes saintes (1883), et deux textes sur le lieu de pèlerinage qu'est Sainte-Anne de Beaupré (1884 et 1885). Sa correspondance révèle que son choix de vie est définitif : elle vivra de sa plume. Elle sera aussi célibataire et laïque. En 1884, elle affirme : « Je n'ai pas l'ombre d'une inclination pour le cloître— également pas le moindre pour le mariage — ce grand sacrement ne m'attire pas... Ah que j'y souffrirais ! Laissons⁵⁶ ». Résolument, elle s'engage dans la préparation documentaire de textes à venir, lit les relations des Jésuites, interroge des historiens pour avoir accès à d'autres sources.

En 1886, elle fait rééditer *Angéline de Montbrun* chez Langlais, mais, surtout, elle se risque dans un genre tout différent : le théâtre. *Si les Canadiennes le voulait !* est une pièce en un acte⁵⁷. La scène est croquée sur le vif dans un salon bourgeois et prend la forme d'une discussion assez vive qui porte sur le caractère affligeant de la vie politique canadienne : carriérisme des hommes politiques, manquements éthiques, infidélité aux idéaux du passé. Les attaques à l'endroit des pratiques partisans sont nombreuses et doivent être lues à la lumière de la mobilisation collective autour de l'affaire Riel en 1885⁵⁸. Les hommes ne

[55] « Mlle Legras », *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, 2^e vol., 11^e et 12^e livraisons, p. 485-492. Le compte rendu est classé dans la table des matières sous la section « Bibliographie », qui accueille des recensions diverses, le plus souvent savantes.

[56] Lettre de F. Angers à Sœur Saint-François-Xavier, La Malbaie, 11 novembre 1884, Dion, *op. cit.*, I. 94, p.186. Aussi cité par Bourbonnais, p. 15.

[57] *Si les Canadiennes le voulait ! Aux Canadiennes françaises (À l'occasion de la nouvelle année)*, Québec, Typographie C. Darveau, 1886, 59 p.

[58] F. Angers formule dans sa correspondance privée, qui évoque souvent la politique, des jugements très durs contre ceux qui ont abandonné Riel : ainsi de réjouit-elle de l'échec électoral d'Adolphe Chapleau, en 1886, dans une lettre à Élodie Garneau (lettre du 17 janvier 1886, Dion, *op.cit.*, I. 103, p. 199.)



sortent pas grandis de l'exercice : « Je crois nos hommes d'état beaucoup plus occupés d'eux-mêmes que de la patrie ». Les femmes sont quant à elles moquées pour leur anglomanie (un motif dominant du théâtre québécois du XIXe siècle) et pour leur indifférence à l'endroit du manque de courage masculin. La discussion se résout par l'exposition du rôle que pourraient jouer les femmes, les jeunes femmes surtout, afin d'insuffler un nouvel élan au patriotisme : « convaincre les Canadiens de devenir le plus noble peuple de la terre ». Le dialogue est souvent ironique, hommes et femmes se trouvant égratignés au passage, avec quelques pointes appuyées, par exemple à l'endroit d'Adolphe-Basile Routhier, qui a publié en 1882 un poème misogyne, *L'Académie des femmes*⁵⁹. Publiée en guise d'étrennes pour le nouvel an, la pièce ne semble pas avoir été jouée, sinon peut-être dans des salons.

Durant les années qui suivent, F. Angers s'occupe de ses œuvres déjà publiées, en assurant en partie la vente semble-t-il, et développe ses réseaux, particulièrement en Europe, le plus souvent grâce à la médiation de Paul Bruchési, avec lequel elle entretient une correspondance assidue. Elle lit beaucoup, principalement des ouvrages liés à l'histoire canadienne, mais aussi du Goethe⁶⁰ et sollicite des avis d'historiens. Elle échange aussi avec des directeurs, voire de futurs directeurs de revue, susceptibles de la publier, posant ses exigences (4 ou 5 dollars la page, comme suggéré par Crémazie⁶¹), leur envoyant parfois quelques extraits pour les allécher.

En 1891 paraît *À l'œuvre et à l'épreuve*, publié directement en livre, chez Darveau, sans édition initiale dans *Le Canada français* comme prévu initialement. En chantier depuis au

[59] Adolphe-Basile Routhier, « L'Académie des femmes », *Les Échos*, Québec, P.-G. Delisle, 1882. p. 221-223.

[60] Elle demande à Élodie Garneau de lui obtenir des ouvrages de la Bibliothèque du Parlement (lettre à Élodie Garneau, mars 1887, Dion, *op. cit.*, p. 203)

[61] Lettre de F. Angers à Mgr Thomas Hamel, qui dirige la revue *Le Canada français*, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de l'Université Laval, 17 février 1889, Dion, *op. cit.*, l. 110, p. 209.



moins février 1885⁶², ce récit, le premier signé Laure Conan qui porte sur l'histoire de la Nouvelle-France, raconte l'amour de Gisèle Méliand, une orpheline recueillie par les Garnier, pour Charles Garnier, leur fils, qui choisit plutôt la vie missionnaire en Canada. Les événements se passent sur deux théâtres, le Paris du 17^e siècle et les forêts canadiennes. Devant la détermination de Charles, Gisèle renonce au rêve de mariage qui est le sien depuis l'enfance et va jusqu'à convaincre le père de Charles de consentir à l'entrée de ce dernier chez les Jésuites. Cette première partie parisienne est suivie de la seconde, dans laquelle est décrite la vie de Charles Garnier au Canada. Laure Conan y montre sa fine connaissance de l'histoire de la Nouvelle-France et des sources nombreuses qu'elle a pu consulter grâce à ses informateurs chez les Jésuites et parmi les historiens. Le martyr final montre des Hurons sanguinaires, ce qui contraste avec la représentation positive des Amérindiens dans le discours du personnage de Garnier, toute opposée à celle, négative, des autres Français, présentés le plus souvent de manière défavorable dans la narration. L'explication de cette incohérence se trouve sans doute dans la demande d'introduction de la cause de canonisation des Martyrs canadiens, relancée précisément en 1885-1886, la sauvagerie du martyr jouant un rôle-clé dans ce type de procès⁶³.

La réception critique est partagée : *Le Messager du Sacré-Cœur* trouve inconvenante l'« intrigue d'amour » entre Charles et Gisèle – alors que, selon F. Angers, celle-ci n'existe pas⁶⁴. Heureusement, écrit-elle, d'autres critiques émanant de Jésuites sont positives⁶⁵.

[62] F. Angers écrit au curé Louis-Edmond Blois, éditeur des *Relations de Jésuites* (1858), pour avoir des informations supplémentaires sur Charles Garnier, ne trouvant pas tout dans les *Relations*. Lettre de F. Angers à Louis-Édouard Bois, 11 février 1885.

[63] Guy Lafèche et François-Marc Gagnon, *Les Saints Martyrs canadiens*, vol. 1. *Histoire du mythe*, Montréal, Éditions du Singulier, 1988, pages 273-284.

[64] Lettre de Félicité à Angers au père Édouard Désy, Dion, *op. cit.*, l. 118, p. 217-218)

[65] Lettre de Félicité Angers au père Désy, La Malbaie, 3 novembre 1892, Dion, *op. cit.*, l. 120, p. 220. Félicité Angers évoque la critique des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*,



Mais ce premier essai du côté de l'histoire canadienne et de la biographie de saints ouvre à tout un pan du travail ultérieur de l'écrivaine.

De 1892 à 1894, F. Angers laisse peu de traces. Elle s'occupe, par l'intermédiaire du père Édouard Désy, un de ses informateurs jésuites, de faire imprimer à Paris, chez Victor Rétaux, *À l'œuvre et à l'épreuve, un héros de la nouvelle-France*, en coédition avec Pruneau et Kirouac de Québec. L'ouvrage est dédié à la Princesse Marguerite d'Orléans, qui décède en 1893. Cette aventure éditoriale, car c'en est une à un moment où les coéditions sont inexistantes, donne lieu à de nombreux et acrimonieux échanges épistolaires. L'expérience sera ruineuse et d'autant plus amère que les relations de Félicité Angers avec ses divers éditeurs sont, depuis les débuts, difficiles. L'édition sous forme de plaquette d'*Un amour vrai*, par la maison Leprohon et Leprohon en 1879, était bâclée : sur 66 pages, on compte 8 pages de publicités (principalement de cigares), l'une est placée juste avant la dernière page du récit ! De même, elle souhaite publier *À l'œuvre et à l'épreuve* à Paris parce que, écrit-elle au père Désy, « le livre tel que sorti des presses de Darveau me paraît peu digne d'être patronné par une fille de France et de passer par tant de belles mains⁶⁶ ». La valorisation de son travail est un rude combat pour Laure Conan qui y revient régulièrement dans sa correspondance. Malgré la mise en relief, dans ses romans, des choix de vie de ses héroïnes, qui n'ont pas de vertu à envier aux hommes, elle n'est guère proche en ces années du féminisme militant comme il se décline dans les milieux bourgeois anglo-américains. Sa réponse à une interrogation de Joséphine Dandurand, pour un article sur le suffrage féminin publié dans la revue *Le Coin du feu*, donne une image claire de sa position très personnelle : « Je vous avoue, madame, que le droit de voter me semble pour nous assez peu désirable. Mais, si jamais il nous était accordé – ce dont je n'ai cure, – c'est me conviction que les femmes n'en pourraient guère user plus mal que les hommes. Laure

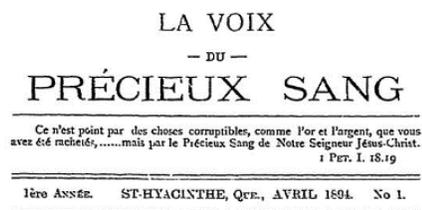
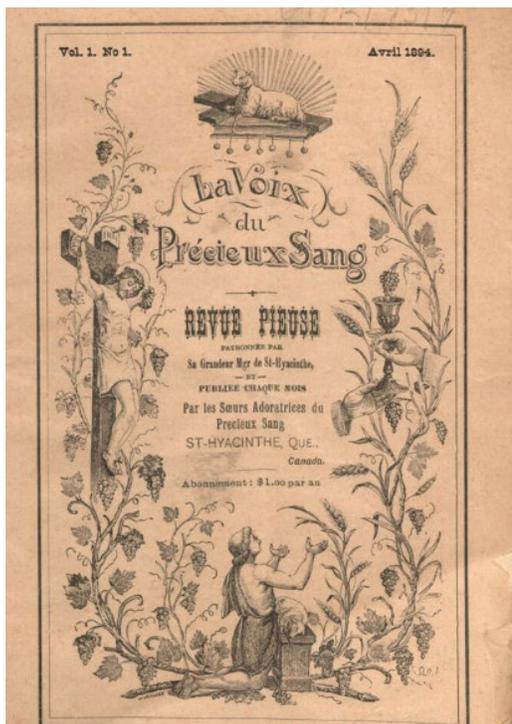
publiées par les pères de la Compagnie de Jésus, Partie bibliographie, 3e année, Paris Retaux, 1892, p. 701-702. Cité en note par Dion, *op. cit.* p. 220.

[66] Lettre de Félicité Angers au père Désy, La Malbaie, 30 oct. 92 (Dion, *op. cit.*, p. 219).

Conan⁶⁷ ». Le fait qu'on l'ait sollicité, et citée, indique son statut éminent dans l'espace médiatique.

L'aventure de la Voix du Précieux-Sang

En avril 1894, Laure Conan est choisie pour diriger une nouvelle revue, *La Voix du précieux-Sang*, publiée mensuellement pour diffuser et soutenir la communauté des religieuses Adoratrices du Précieux-Sang.



VIVE LE SANG DE JESUS!

Nous cédon plutôt à l'impulsion de notre cœur qu'aux instances qui nous ont été faites, en nous décidant à tenter l'essai d'une publication religieuse destinée à répandre de plus en plus le culte du Très Précieux Sang, et à réparer, autant que possible, l'irréparable préjudice que les mauvaises lectures apportent aux âmes.

Il nous eut été impossible d'entreprendre une telle œuvre sans les encouragements de notre vénérable évêque diocésain, sans le concours d'ecclésiastiques érudits, et, surtout, sans la présence au milieu de nous d'une personne bien connue dans le monde littéraire, sous le pseudonyme de LAURE CONAN. C'est à cet écrivain, encore plus remarquable par son esprit éminemment catholique que par la simplicité, l'élégance et la noblesse du style, que nous avons confié la rédaction de *La Voix du Précieux Sang*.

Le double but de *La Voix du Précieux Sang* nous donne l'espoir que nos vénérables évêques, les membres du clergé



Frontispice, vol. 1, no1; 1ère page du même numéro, en anglais et en français, en vis-à-vis.
Source : Canadiana online

Elle y est accueillie comme responsable de la rédaction avec un concert d'éloges dans la présentation du premier numéro (« Vive le sang de Jésus ») Elle y publie, d'avril 1894 à

[67] Lettre de F. Angers à Joséphine Dandurand, décembre 1893. Reproduite dans Joséphine Dandurand, « Le suffrage féminin », *Le Coin du feu*, décembre 1993, p. 359. Dion, *op. cit.*, t. 127, p. 226.



février 1898, plus de deux cents textes portant la signature Laure Conan. *La Voix du précieux-Sang* a un pendant anglophone, *The Voice of Precious-Blood*, en ces années où Rome et ses représentants visent explicitement à angliciser le catholicisme en Amérique du Nord. Laura Conan y agit comme « *desserving Editor*⁶⁸ » et les textes signés Laure Conan y sont aussi nombreux que dans *La Voix [...]* même si les deux revues ne sont pas identiques. Il est donc probable qu'elle y ait également joué le rôle de traductrice. Les deux revues disparaissent lorsque Félicité quitte la rédaction afin de s'occuper de sa sœur mourante, à La Malbaie⁶⁹. Dans le dernier numéro de chacune des revues, en février 1898, la Supérieure de la communauté, sœur Catherine-Aurélie-Du-Précieux-Sang, signe un texte dans lequel elle fait son éloge et la remercie⁷⁰ Selon un extrait des *Annales du Monastère du Précieux-Sang*, la revue *La Voix* tirait à 12,000 exemplaires au moment de sa disparition⁷¹: un succès donc. Entre avril 1894 et mars 1898, « le temps le plus doux de ma vie » écrit-elle⁷², F. Angers est nourrie et logée, dans une maison près du Monastère, et

[68] « Our Adieu », *The Voice of Precious-Blood*, vol. 3, no. 5, 1898, p. 130-131.

[69] Elle dut défendre son poste, en 1896. Selon la correspondance entre l'abbé Jean-Antoine Plantin, aumônier du Monastère du Précieux-Sang d'Ottawa et Sœur Saint-François Xavier, celui-ci juge la présence de Laure Conan inutilement coûteuse. Après tout, selon lui, on n'a qu'à copier ou à traduire des textes déjà parus ailleurs, pour lesquels on ne paierait rien : de « bon(s) article(s) d'« occasion » auxquels « donner la préférence »... F. Angers proteste, auprès de sœur Catherine-Aurélie-Du-Précieux-Sang en 1896, à l'encontre des modifications financières apportées à son contrat et affirme : « Je sais ce que vaut le français des hommes qui me remplaceraient. Et vous en avez un spécimen dans l'article sur Mgr [Sabin-] Raymond ». Elle choisit de rester tout de même jusqu'en 1898. Dion, *op.cit.*, l. 146, p. 238-241; l. 147, p. 241-242; l. 150, p. 246 et 247; l. 153, p. 251.

[70] « Nos adieux », *La voix [...]*, 4^e année, n° 123, p. 449-451; « Our Adieu », *The Voice of Precious-Blood*, vol. 3, no. 5, 1898, p. 130-131.

[71] Extrait des *Annales du Monastère du Précieux-Sang*. [8 juin 1924 — Laure Conan — Sa mort et son éloge], Dion, *op. cit.*, l. 341, p. 416-417.

[72] Lettre de F. Angers à sœur Catherine-Aurélie-Du-Précieux-Sang, 29 mai 1898. Dion, *op. cit.*, l. 153, p. 251.



reçoit un salaire. Elle participe à certaines des rares activités publiques de la communauté. Mais pour l'essentiel, elle écrit et fait écrire.

La revue publie des textes liés à la communauté et à ses œuvres, des textes émanant d'autorités religieuses, des échanges épistolaires sur des questions de dogme (pour lesquels Félicité sollicite l'abbé Henri-Arthur Scott, « Mr l'abbé *** », comme le révèle sa correspondance), des prières et des remerciements pour grâces obtenues. Et de très nombreux textes signés Laure Conan⁷³. Il s'agit le plus souvent de biographies, parfois en plusieurs livraisons, racontant des vies de saintes (sainte Catherine de Sienne patronne de la communauté du Précieux sang, sainte Zite, patronne des cuisinières, sainte Perpétue et sainte Félicité) et d'héroïnes canadiennes comme Jeanne Mance, Jeanne Le Ber, les « premières » ursulines. Sont aussi à l'honneur des légendes (« Le feu nouveau », « La clef du ciel ») et des pratiques de dévotion populaires, souvent liées à des miracles, par exemple « Le pont des chapelets ». Plus occasionnellement, elle rédige des textes qui rendent hommage à des personnalités canadiennes récemment décédées, comme Mgr Fabre, ou à des figures religieuses magnifiées par la littérature, comme l'abbé de Rancé.

L'intense production réalisée pour *La Voix* et *The Voice* sera par la suite l'objet d'une diffusion organisée de la part de Félicité Angers : republication dans d'autres périodiques, puis, pour certains textes, sous forme de brochures, pour d'autres, dans des recueils. Cela lui permet soit de toucher à nouveau des droits d'auteurs, soit plus simplement, de tirer des bénéfices de la vente directe des ouvrages. Ses publications ultérieures seront l'objet des mêmes soins.

Vivre de son écriture ?

À son retour à la Malbaie, en 1898, Laure Conan rédige un nouveau roman : *Les colons de Ville-Marie. L'oublié*, qui porte sur la vie de Lambert Closse, l'« oublié » de l'histoire, et sur des épisodes de la fondation de Montréal. Elle y déploie de manière plus large ses

[73] La revue est accessible sur *Canadiana on line*
<https://www.canadiana.ca/view/ocihm.8_04702>.



lectures antérieures, des *Relations des Jésuites* à l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, et puise aussi à de nombreuses autres sources. Elle développe aussi une véritable méthode, comme le révèle sa correspondance avec Hospice Verrault, un historien important de la période⁷⁴. Elle lui adresse des questions factuelles (« La date du mariage de Lambert Closse, le nom du prêtre qui l'a béni⁷⁵ ») et elle lui demande de lui envoyer ce qu'il a écrit sur Ville-Marie. Mais plusieurs de ses questions n'ont de sens que dans le cadre d'un récit à faire :

Souffrez que je revienne à la charge et veuillez me dire :

1. De quel côté du Fort – et à quelle distance à peu près se trouvait la maison de Lambert Closse ?
2. Y voyait-on le fleuve ?⁷⁶

On y découvre l'importance qu'elle accorde au point de vue de ses personnages : les informations seront intégrées sans en avoir l'air dans le roman, l'érudition y étant en quelque sorte masquée.

Contrairement à son habitude, Laure Conan publie *L'Oublié* quasi en même temps sous forme de feuilleton dans *La Revue Canadienne* (de juin 1900 à juillet 1901) et sous forme de livre (la Cie de publication de *la Revue canadienne*, 1900). Elle retrouve à la *Revue canadienne* le réseau d'intellectuels, pour la plupart proches de l'Université Laval ou de sa succursale montréalaise qui collaboraient à la *Revue de Montréal* et dirigeaient les *Nouvelles Soirées canadiennes*, soient Paul Bruchesi, Appolinaire Gingras, Thomas

[74] L'éditeur Beauchemin publiera 21 éditions de l'ouvrage, entre 1902 et 1964.

[75] Lettre de F. Angers à l'abbé Hospice Verrault, 22 février 1899. Dion *op. cit.*, I, 157, p. 255.

[76] Lettre de F. Angers à l'abbé Hospice Verrault, 18 mai 1899. Dion *op. cit.*, I, 160, p. 257.



LES COLONS DE VILLE-MARIE

L'OUBLIÉ

A M. le Consul général de France.

« Il est vrai que nous sommes peu
nombreux, mais pour, peux et
hardis, nous le sommes. »
Chanson de ROLAND.

VILLE-MARIE n'était encore qu'un champ de bataille bien souvent ensanglanté, mais la *sainte colonie*, comme l'appelle LeClercq, était définitivement sortie du fort.

Sur la Pointe-à-Callières, à travers des champs cultivés, on apercevait une trentaine de petites maisons solides, à toit pointu, protégées par des redoutes.

Deux de ces redoutes attenaient à l'hôpital bâti sur le coteau et environné d'une haute palissade. L'asile des blessés disparaissait presque entièrement derrière ces grands pieux sinistres; on n'en voyait guère que le toit surmonté d'un svelte clocher où l'on sonnait le tocsin à chaque attaque des Iroquois.

Ce jour-là, il n'y en avait pas eu, mais la besogne administrative avait été lourde.

Un peu fatigué, M. de Maisonneuve avait ouvert sa fenêtre et jouissait de la fraîcheur du soir, en causant avec son secrétaire, M. de Brigeac.

Derrière la montagne, le soleil couchant lançait ses derniers feux. Une splendeur enflammée flottait sur l'île

Chapais et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau⁷⁷. Le travail est soigné, accompagné d'illustrations de Jean-Baptiste Lagacé.

Le roman passera dès 1902 chez Beauchemin, qui le rééditera 21 fois entre 1902 et 1964, avec les illustrations de C.A. David. C'est un véritable succès. Outre un concert d'éloge au Québec, le roman a droit à une critique dans *La Revue des deux mondes* et est présenté par Jacques Lavergne à l'Académie française comme candidat au Prix Montyon de 1903. Félicité Angers est l'une des vingt lauréats de ce prix prestigieux, accompagné d'une bourse de 500 francs⁷⁸. Son roman sera la seule des vingt œuvres à être mentionnée lors de la cérémonie : « le roman qui nous vient en droiture du Québec ».

Les Colons de Ville-Marie. L'Oublié, La revue canadienne, vol. 36, 6 juin 1900, p. 422-423. Illustration de J.-B. Lagacé

Dès 1900, Laure Conan se cherche un nouveau sujet de roman. Elle songe un temps à faire un roman à partir d'un épisode des Rébellions rendu célèbre par un poème de Louis

[77] Tous quatre publient régulièrement dans *La Revue de Montréal*. Paul Bruchesi, Apollinaire Gingras et Thomas Chapais sont désignés comme membre des comités de rédaction des *Nouvelles Soirées canadiennes* et de *La Revue canadienne* dans leurs prospectus respectifs. Chauveau ne fait pas partie des comités de direction, mais il publie très régulièrement des textes dans les trois revues, à titre de critique de livre, de chroniqueur ou de savant. En 1908, Mgr. Paul Bruchesi fait l'acquisition de la *Revue canadienne* afin de soutenir la mission de l'Université Laval de Montréal, abandonnant les éventuels profits à l'Université. La direction est composée de membres du corps professoral de l'Université de Montréal : les objectifs sont essentiellement savants. « La revue », *La Revue canadienne* (nouvelle série), vol. 1, janvier 1908, p. [1]-4.

[78] Cela représente une somme non négligeable : l'édition Rétaux d'*Angéline de Montbrun* se vend 2F 50. Voir <https://www.academie-francaise.fr>



Fréchette publié en 1883⁷⁹, *Les excommuniés*, celui des Patriotes auxquels on a refusé l'inhumation en terre consacrée. Mais elle doute : « Je ne vois pas comment je pourrais offrir ce travail à Dieu⁸⁰ », écrit-elle.

Elle est à ce moment occupée aussi à d'autres tâches. Elle publie en 1900 un texte important sur l'éducation des femmes au Canada français, dans un ouvrage savant destiné à l'Exposition internationale de Paris en 1900⁸¹. Sa participation, attribuée dans la table des matières à « Mlle Angers, Malbaie, Québec », témoigne de son inscription dans des réseaux vus à l'époque comme féministes, mais aussi de son esprit d'analyse et de ses capacités de synthèse. Parallèlement, son conflit avec l'éditeur parisien d'*Angéline de Montbrun*, Retaux, s'envenime : elle qui a payé la totalité de l'impression en 1893 n'a reçu en tout et pour tout qu'une centaine de dollars. Sur réception d'un dernier chèque de 13.75 \$, enragée, elle somme le père Désy, son intermédiaire, de récupérer les plaques gravées et de réclamer l'argent auquel elle a droit. Elle affirme vouloir faire appel à Jacques Lavergne, le fils de Julie Lavergne, romancière respectée, et pense aussi à faire intervenir Hector Fabre, alors commissaire du Canada à Paris⁸².

Ce ne sont pas les seules démêlées de Laure Conan avec un éditeur durant cette période. Elle poursuit, en 1999, Leprohon et Leprohon, qui avait réédité, en 1897 *Un amour vrai*, sous le titre *Larmes d'amour*, sans sa permission et sans lui verser de droits. Malgré le

[79] Le poème de Fréchette était paru sous forme de plaquette, *Les excommuniés*, s.e. Montréal, 1883, 12 p., mais aussi dans *La Patrie*, 23 octobre et 12 décembre 1883.

[80] Lettre à Henri-Arthur Scott, 29 août 1900 (Dion, *op. cit.*, p.262).

[81] « Nos établissements d'éducation », *Femmes du Canada, leur vie et leurs œuvres*, ouvrage colligé par le Conseil national des femmes du Canada pour l'Exposition universelle de Paris, 1900, p. 166-172. L'essai est signé Laure Conan. La section littéraire de l'ouvrage la cite également aux pages 112, 114 et 221.

[82] Il ne semble pas y avoir eu de suites. Lettres de F. Angers au père Désy, 1^{er} septembre et 26 octobre 1901. Dion, *op. cit.*, I. 170 et 171, p. 266-268. Le père Désy semble avoir eu une interprétation des faits différente de celle de l'écrivaine.



témoignage de l'écrivaine et ceux des personnalités influentes que sont Robertine Barry, Alfred Duclos-Decelles et Henri Bourassa, elle perd son procès⁸³ ! Elle s'en plaindra publiquement dans une lettre, publiée dans *Le Journal de Françoise*, en 1906, adressée à Louvigny de Montigny, défenseur de la cause des droits d'auteurs⁸⁴. En une période où l'achat d'exemplaires et l'attribution de sinécures aux artistes constitue les voies privilégiées de soutien aux artistes⁸⁵, elle se plaint aussi, de manière privée, du peu d'encouragement des gouvernements, malgré le Prix Montyon qu'elle a reçu⁸⁶, : « Si j'étais homme, écrit-elle, on me traiterait bien autrement⁸⁷ ».

Sa correspondance révèle l'attention que Félicité Angers porte à l'établissement de ses contrats d'éditions et les difficultés qu'elles rencontrent dans la récupération des sommes qui lui sont dues. Aussi choisit-elle parfois de vendre elle-même ses ouvrages, quêtant même auprès de directeurs de collège des demandes de commandes. Ainsi a-t-on la trace de son entente avec *La Revue canadienne*, à propos de *Madame Seton*. *La Revue* s'engage, après la parution du texte par livraisons, à le publier sous forme de brochure et à en expédier 1 000 exemplaires à Félicité Angers, contre un paiement de 50 \$, celle-ci en

[83] Marie-Pier Savoie, *op. cit.*, p. 63. Le jugement est rendu en mai 1899 (Dion, *op. cit.*, p. 296-297).

[84] Lettre de F. Angers à Louvigny de Montigny, le 13 avril 1906 (Dion, L. 204, 296-297). Reproduite dans *Le Journal de Françoise*, le 21 avril 1906.

[85] Ainsi, Albert Ferland est-il employé des Postes. « Il sera défendu par un comité de dames lorsqu'un nouveau patron entendra lui retirer le privilège de consacrer la moitié de son temps de travail à ses œuvres ». Micheline Cambron et Carole Gerson, « Les auteurs littéraires », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. II, Yvan Lamonde, Patricia Fleming, Fiona A. Black, Montréal, PUM, 2005, p. 124. Source : BNQ, fonds Albert Ferland, 004/029/029 (Autres correspondances).

[86] Lettre de l'Institut de France, Académie française, à Laure Conan. « Le chef du Secrétariat prie Mlle Laure Conan de passer au Secrétariat de l'Institut ».

[87] Dion, *op.cit.*, l. 181, p. 277. Lettre de F. Angers à Wilfrid Laurier, 6 avril 1904 (Dion, L. 191, p. 285-286). F. Angers a alors soixante ans...



conservant tous les droits. Félicité Angers sollicite par la suite l'achat de brochures auprès du Supérieur du collège de Saint-Hyacinthe afin que celles-ci soient données en prix⁸⁸.

La conservation, ou la récupération, de ses droits sur ses œuvres lui permet de continuer à tirer des revenus de textes déjà publiés et ainsi de gagner véritablement sa vie avec sa plume. Par exemple, en 1902, elle livre au *Journal de Françoise* trois textes déjà parus dans *La Voix* et une page de *L'Oublié*. Les années suivantes, elle poursuit sa collaboration avec *Le Journal de Françoise* et avec la revue *Le Rosaire*, republiant là aussi divers textes⁸⁹. Cette forme de mise en marché assurera en outre la présence des textes de Laure Conan dans l'espace public durant une longue période, parallèlement aux nombreuses rééditions de certains de ses ouvrages chez Beauchemin, réalisées jusque dans les années 1960.

Contribuer à la vie sociale, politique et religieuse

À partir de 1906-1907, Laure Conan réédite méthodiquement, sous forme d'opuscules ou dans des recueils, ses biographies déjà parues, majoritairement consacrées à des femmes. Comme dans ses romans, elle y met en relief le choix d'un destin par des jeunes femmes dont elle souligne invariablement la ferme volonté éclairée par la foi, l'intelligence et l'autonomie de jugement, tout en les inscrivant dans leurs contextes historiques respectifs. Elle continue ainsi à montrer le rôle social et politique de femmes refusant de les confiner aux tâches obscures. Déjà, dans la *Voix du Précieux Sang*, la biographie de Sainte Catherine de Sienne mettait en relief la force intellectuelle d'une sainte que les grands de l'Église consultaient. Celle de Sainte Zite, patronne des cuisinières, se concluait sur note étonnante, laissant entendre que cette sainte modeste, une servante un peu simple, valait tout autant que Saint Louis, canonisé pour avoir délivré Jérusalem ! Les biographies de saints, seront regroupées dans *Physionomies de saints* en 1913 : sur les dix-huit biographies

[88] Lettre d'Alphonse Leclair à F. Angers, [12 mars 1903]; lettre de F. Angers à Remi Ouellet, 22 avril 1904. Dion, *op. cit.*, l. 178, p. 275-276; l. 196, p. 289-290

[89] Dans la riche bibliographie de son mémoire, Claude-Élisabeth Perreault relève, dans *Le Rosaire*, neuf textes signés Laure Conan, dont quatre en plusieurs livraisons. « Une représentation idéologique de la femme dans l'œuvre de Laure Conan (1845-1924) », M.A philosophie, UQTR, 1980, p. 184-185.



que compte le recueil onze portent sur des femmes⁹⁰. Les biographies de Jeanne Leber, Marguerite Bourgeois, Jeanne Mance, Sœur Saint-Joseph, Sœur Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, de même qu'un texte sur l'apostolat enseignant des premières Ursulines, se trouvent regroupés dans l'ouvrage *Silhouettes canadiennes*, paru en 1917, dans lequel les femmes sont également majoritaires (6 textes sur 11)⁹¹.

Certes, ces biographies de femmes, dont certaines sont très brèves, ont une dimension hagiographique au sens où elles s'offrent comme des modèles de vie. Toutefois, le merveilleux y tient moins de place que la description concrète des circonstances dans lesquelles les choix de vie se manifestent. Les miracles servent moins à illustrer les pouvoirs divins qu'à éclairer les qualités des personnages dont la vie est racontée. En ce sens, Lucie Robert a raison de voir dans le récit de vie de femmes que pratique Laure Conan, une forme d'accès à l'écriture qui « constitue un réinvestissement du féminin dans l'histoire⁹² ». Ce réinvestissement se joue tout aussi bien dans le récit biographique ou historique que dans la fiction.

En ces années toutefois, F. Angers n'est pas cloîtrée dans sa maison de Charlevoix, elle se déplace vers Montréal et vers Québec, elle lit les journaux et sa correspondance comporte nombre de remarques sur la vie politique canadienne et les événements internationaux. Elle participe même à des polémiques. Ainsi publie-t-elle un texte à la défense des vieux cimetières, contre le déplacement du cimetière de La Malbaie, « Nos cimetières de campagne⁹³ ». Elle écrit aussi de nouveaux textes, dans lesquels son engagement social, politique et religieux s'approfondit. Depuis son « Éloge de Jeanne Mance », lu au Congrès

[90] *Physionomies de saints*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1913, 140 p.

[91] *Silhouettes canadiennes*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1917, 196 p. Cet ouvrage est dédié aux écoliers canadiens-français de l'Ontario.

[92] Lucie Robert « *Angéline de Montbrun* ou la dissolution de l'utopie ultramontaine », *Contemporanéités d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan*, *Voix et images*, no 130, automne 2018, p. 61.

[93] *Le Soleil*, 1907, 1^{er} octobre.



de 1896 du Conseil national des femmes du Canada et sa participation à l'ouvrage *Femmes du Canada, leur vie et leurs œuvres*, elle n'a guère collaboré avec les milieux féministes. Durant cette décennie, les dimensions biographique et historique de ses textes, de même que leurs lieux de publications, la rattachent plutôt à un mouvement de vulgarisation édifiante même si les textes eux-mêmes témoignent de l'importance des femmes dans la vie collective. C'est par un autre chemin que Félicité Angers revient au discours féministe de son époque : la lutte anti-alcoolique. Cette lutte constitue alors l'un des aspects principaux de l'action sociale du Conseil national des femmes du Canada, dans le sillon des mouvements féministes américains et britanniques. Laure Angers publie d'abord une biographie de Theobald Mathieu, *L'apôtre de la tempérance : père Théobald Mathieu, capucin*, lequel contribua à la naissance du mouvement anti-alcoolique, en Grande-Bretagne, en Europe et aux États-Unis. Le père Mathieu [Matthew] est entre autres à l'origine des contrats (*pledge*) de tempérance et Laure Conan insiste dans son récit sur l'adhésion qu'il suscita tant auprès des protestants qu'auprès des catholiques. D'abord publié par livraison dans *Le Messager canadien du Sacré-Cœur* (1906-1907), puis dans le *Journal de Françoise* (1907), il est finalement édité sous forme de brochure par la Ligue anti-alcoolique canadienne (Lévis, 1907). Elle publie ensuite, en 1913, un assez long essai démonstratif, *Aux Canadiennes : le peuple canadien sera sobre si vous le voulez*, qui paraît dans la revue *La tempérance* et dans *L'ami du foyer*. Son engagement pour la cause de la tempérance prendra ensuite la forme d'un roman, *L'obscur souffrance*, qui met en scène une héroïne qui se sacrifie en vouant sa vie à son père alcoolique. Le roman, qui paraît d'abord par livraison dans *La Revue canadienne* en 1915 et en 1919, sera réédité suivi de l'essai *Aux Canadiennes*, en 1919, à l'imprimerie de l'Action sociale, avec une préface de Thomas Chapais. F. Angers développe dans ces textes une argumentation sur les méfaits de l'alcool, insistant sur l'impact économique de l'alcoolisme mais aussi sur la possibilité pour les femmes de combattre ce fléau. Elle use de petits récits édifiants, de citations, de statistiques qui lui servent d'arguments contre les préjugés favorables à l'alcool qu'elle souhaite combattre. Elle déploie ainsi une conception globale de la société qui tient compte du social, du politique, de l'économique et du religieux. Elle se révèle attentive aux pratiques concrètes, développant par exemple à l'endroit des mères une argumentation contre les sirops calmants (qui sont alors faits avec de l'alcool mais aussi avec des opiacés),



prêtant aux femmes aux prises avec l'alcoolisme qui frappe leurs maris une agentivité surprenante, même si la foi et la prière en sont la source : « c'est la femme qui fait les coutumes, les usages, les modes et les mœurs⁹⁴ ». Contre l'alcoolisme, c'est la femme qui est forte et l'homme qui est faible.

Entre 1918 et 1923, Félicité Angers passe beaucoup de temps à Montréal, au couvent Notre-Dame-de-Lourdes des Petites sœurs de Saint-Joseph, liées aux Sulpiciens et au Grand Séminaire. Elle voit de là les murs de l'Université, comme elle l'écrira plus tard à Lionel Groulx⁹⁵. Épistolière active, elle ne se prive pas de manifester ses opinions, le plus souvent tranchées, auprès de personnes influentes. Ainsi est-elle contre l'érection d'une statue de Rodolphe Forget, à ses yeux indigne d'un tel honneur : « Il y a des chemins de fer partout dans le pays. L'idée n'est venue à personne de couler en bronze ceux qui les ont construits⁹⁶ ». Sa présence à Montréal la rapproche des membres de son réseau et lui donne la possibilité de s'activer pour faire présenter sa pièce *Aux jours de Maisonneuve*, tirée de *L'Oublié*. Commanditée par la Société Saint Jean-Baptiste, la pièce sera montée le 14 mars 1921, au Monument national, grâce au travail du Chef du Secrétariat de la SSJB, le géographe Émile Miller. Celui-ci soutient de son mieux le projet, retraçant le manuscrit, supervisant même les décors. Ce sera un demi-échec. La correspondance de Félicité permet de découvrir que Miller s'occupe également de la publication, en brochure, d'une nouvelle déjà parue dans *La Revue nationale*⁹⁷, *La vaine foi* : récupération des corrections et des

[94] *Aux canadiennes dans L'obscur souffrance* suivi de *Aux canadiennes*, Imprimerie de l'Action sociale, 1919, p. 87.

[95] Lettre de Félicité Angers à Lionel-Groulx, 17 janvier 1924. Dion, *op. cit.*, l.334, p. 409.

[96] Lettre de F. Angers à Mgr Eugène Lapointe, 15 février 2020. Dion, *op. cit.*, l. 276, p. 372.

[97] *La Revue canadienne* avait cessé ses activités fin 1920. *La Revue nationale* est liée à la Société Saint-Jean Baptiste. « La vaine foi », *La Revue nationale*, 3^e année, n^{os} 9 à 11, septembre-novembre 1921, p. 48-52, 72-81, 105-115.



épreuves, tractations avec l'imprimeur, enregistrement des droits d'auteur, demande de réimpression⁹⁸. Il s'agit de la dernière publication dont Laure Conan s'occupera elle-même.

La vaine foi est profondément marquée par les conceptions de la foi catholique qui dominent la littérature du début du 20^e siècle. Rappelons que ces années sont marquées par des conversions très médiatisées, comme celle de Paul Claudel ou Charles Morrice qui mettent à l'honneur les professions de foi publiques et les engagements féconds⁹⁹.

Certains motifs du roman, comme la conversion des protestants et la vanité féminine étaient déjà présents dans l'œuvre de Conan. Mais renoncer à la vanité, témoigner d'un catholicisme qui ne soit pas de façade afin d'édifier un protestant amoureux d'elle, signifiera pour la jeune Marcelle, dont la vie se révèle à travers son journal, la prise en compte des démunis : elle se fera Petite Sœur des Pauvres et ira nettoyer des planchers dans les quartiers ouvriers et s'y occuper d'enfants et de malades démunis. Il s'agit d'un destin très différent de la vie cloîtrée, réservée aux jeunes femmes de bonne famille capables de payer une dot. Faire que la foi ne soit pas « vaine » impose ainsi un engagement concret dans le monde plutôt qu'un sacrifice solitaire. La destinée que se choisit Angéline de Montbrun, occupée à faire vivre le monde de Valriant, prend rétrospectivement une signification plus ample et plus généreuse.

Dernier roman, dernière mission : le legs littéraire

Une blessure au poignet, en mai 1923, empêche ensuite F. Angers d'écrire un certain temps. Suite au décès de son frère Élie, elle se réfugie à Québec, au Couvent Jésus-Marie de Sillery, qui sera sa dernière demeure. De là, elle continue à correspondre avec des amis fidèles, comme Thomas Chapais et Mgr Eugène Lapointe, et avec sa famille, ses neveux et nièces, s'informant des grands et des petits. Elle commence un nouveau roman auquel elle

[98] Entre le 20 juin et le 31 décembre 2021, Émile Miller et F. Angers échangent au moins 24 lettres, entre eux ou avec des tiers, à propos de cette publication. Dion, *op. cit.*, p. 386-400.

[99] F. Gugelot, « Le temps des convertis, signe et trace de la modernité », *Archives des sciences sociales des religions*, n° 119, 2002, p. 545-64.



consacrera ses dernières énergies, *La sève immortelle*^[100]. Le roman paraîtra de manière posthume grâce à la diligence de Thomas Chapais son ami et son exécuteur testamentaire.

Elle y revient à l'histoire de la Nouvelle-France, plus précisément à l'année qui suit l'arrivée de la frégate britannique qui scelle la fin du Régime français. La ville de Québec est le lieu principal de l'action et le héros du récit, le capitaine Jean du Tilly, qui s'est illustré durant la Bataille de Lévis, s'y remet de ses blessures. Il croise des personnages historiques dont les paroles illustres sont présentées comme l'ayant fortement marqué, mais surtout, jeune, beau et charmant comme il est, le héros est en relation avec deux jeunes filles amoureuses de lui : sa cousine Guillemette du Muy, qui vit à Saint-Antoine de Tilly, auprès de son frère et de sa mère, et Thérèse d'Autrée, une jeune Française qui a accompagné ses parents, d'origine noble, à Québec. Outre ces amours, sont racontées, au passé, les malheurs des habitants de la Nouvelle-France : spoliations de Bigot et de ses proches à l'endroit de la population et exactions de l'armée britannique – villages brûlés, terres et moissons saccagées. Au présent, ce sont les mouvements du retour des Français en France et la difficile réorganisation de la vie dans la ville en ruine qui sont décrits : ainsi assiste-t-on, à travers le regard de Jean, au départ de Monsieur de Lévis, aux adieux de familles proches et à des descriptions urbaines qui font une large place à la nature. La dimension historique a beau être fortement intégrée à l'intrigue principale (le ton n'est pas didactique, sauf à l'occasion dans des notes dont on ne saura jamais si elles sont le fait de Laure Conan ou de Thomas Chapais), elle n'en constitue pas moins l'horizon du sens sur lequel se déploie le récit, lui conférant son unité de temps, et de ton, et également un cadre éthique : la Nouvelle-France n'est plus mais il faut sauver la présence française en Amérique.

Cette mission apparaît folle à certains, essentielle à d'autres. Aux yeux des parents de Thérèse, il n'y a d'avenir à Québec ni pour leur fille, ni pour Jean, alors qu'un avenir glorieux les attend à Paris. Pour le beau et généreux (et protestant) officier britannique Laycraft qui est amoureux de Guillemette, il n'y a qu'à respecter les demandes de l'Église

[100] Laure Conan, *La sève immortelle. Roman canadien* (avec un avant-propos de Thomas Chapais), Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 234 p.



catholique pour être accepté par elle; il ne comprend pas que des valeurs patriotiques puissent conduire Guillemette à le repousser. Ces scrupules ne sont pas non plus compris par le père de Guillemette, pour lequel le mariage de sa fille avec Laycraft serait une issue heureuse. Toutefois, les personnages qui exposent la nécessité de la fidélité aux racines françaises, même après la rupture du lien colonial avec la France, sont nombreux. Au moment où Jean décide d'épouser Thérèse et d'aller en France, ils reviennent en scène. Leurs arguments, synthétisés à la fin par la mère de Jean, ébranlent celui-ci au point où sa blessure se réouvre, ce qui lui interdit la traversée de l'Atlantique. Thérèse, inquiète et sensible aux tourments moraux de Jean, prend le bateau et meurt de pneumonie en mettant le pied en France. Ainsi, comme dans les autres romans signés Laure Conan, c'est le destin qui dénoue les conflits : Jean s'installe à Saint-Antoine et, le temps faisant son œuvre, après une année, il demande Guillemette en mariage.

Ce roman se distingue des autres signés Laure Conan parce que les personnages secondaires ont une profondeur inhabituelle, leur caractère est développé et leurs choix sont dotés d'une dimension sociale qui subsume des sentiments individuels. Les personnages se révèlent à nous à travers des dialogues sobres et justes qui n'empêchent ni l'ironie ni la hargne. *La sève immortelle* constitue également une sorte de somme dans l'œuvre de Félicité Angers : on trouve, ici et là des phrases tirées de ses textes précédents, y compris des plus ouvertement savants¹⁰¹, le procédé qui donne à ses descriptions tout leur sel, celui de la porosité entre le portrait dressé par le narrateur et les points de vue des personnages est systématisé, le va-et-vient entre les causes historiques et les diverses perceptions subjectives également. L'importance de la description de la nature sert, de manière ouverte, de métaphore cardinale : c'est pourquoi il est question de « sève » plutôt que de sang. Il faut dire que la distance entre les Canadiens nés au Canada, attachés à la nature et aux paysages de leur pays, et les français, attachés à leur propre sol natal et donc soumis à d'autres devoirs, constitue le fil politique auquel se greffent les événements du récit. Ajoutons à ces traits une langue explicitement canadienne – « bordées de neige », «

[101] Par exemple une phrase qui se trouve dans « Nos établissements d'éducation », *loc. cit.*, p. 166, à propos des religieuses enseignantes qui « ont précédé les défricheurs ». *Idem*, p. 146.



poudrerie » – et ouvertement assumée : il n'y a pas, comme cela est courant en ces années, d'italique qui souligne les expressions vernaculaires : elles vont de soi. La narratrice parle la langue de ses personnages.

Laure Conan destinait cet ouvrage au jury du Prix de littérature créé par Athanase David à la mémoire de son père Laurent-Olivier, en 1922. Son décès fit en sorte que toutes les conditions exigées ne purent être remplies, comme l'explique Thomas Chapais dans son avant-propos. Le roman reçut tout de même une mention¹⁰². Il fut l'objet de sept rééditions jusqu'à celle des *Œuvres romanesques*, en trois tomes, chez Fides en 1974¹⁰³. Ces rééditions, de même que celles, réalisées par Beauchemin, d'*Angéline de Montbrun* et de *L'oublié* ont assuré la présence de Laure Conan dans l'espace littéraire québécois sur plus d'un siècle. Le travail critique n'a pas été en reste. En effet la bibliographie des études sur les œuvres de Laure Conan est abondante et les points de vue ont été variés au fil du temps, depuis les approches biographiques initiales, jusqu'aux travaux mettant en relief les traits féministes de l'œuvre, entre autres l'agentivité des héroïnes qui choisissent leur destin et l'assument dans une société qui les voient soumises, par exemple dans le dernier dossier paru dans *Voix et images*, en 2018¹⁰⁴.

Ajoutons que si un « classique » c'est ce qui s'enseigne dans les classes, alors Laure Conan est une auteure classique, *Angéline de Montbrun* ayant connu de nombreuses rééditions en format de poche. Elle est aussi objet d'examens : en 1963, un extrait de *L'oublié* est à l'examen d'analyse littéraire en 11e année du Cours commercial et en 12e année du Cours

[102] Thomas Chapais, « Avant-propos », *op. cit.*, p. [7]-11.

[103] Albert Lévesque, 1935; Éditions de l'Action canadienne française, 1937; Beauchemin, 1943, 1946, 1951, 1953, 1956.

[104] Contemporanéité d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan, *Voix et images*, n° 130, automne 2018.



spécial scientifique¹⁰⁵; en 2021, deux extraits *d'Angéline de Montbrun* sont proposés aux étudiants de cegep à l'épreuve uniforme de français¹⁰⁶.

Le personnage de Laure Conan est lui aussi demeuré sur la place publique, nourrissant des textes de fictions, comme mentionné plus haut, mais aussi les désignations de lieux culturels et la toponymie : en 1954, le journal *Samedi Dimanche* organise le concours littéraire Laure Conan Prix Femina canadien; en 1956, une exposition lui est consacrée à Québec, au Palais Montcalm, à partir des artefacts recueillis avec soin par Roland Gagné ; en 1964, la Commission scolaire de Pointe-au-Pic nomme du nom de Laure Conan une école primaire; en 1975, est inauguré à la Malbaie le Musée régional Laure Conan, qui comporte une salle consacrée à l'écrivaine (malheureusement, le musée sera platement rebaptisé Musée régional de Charlevoix en 1990); en 1983, un timbre à l'effigie de Laure Conan est imprimé par la Société canadienne des Postes; en 2005 est inaugurée la Bibliothèque Laure-Conan, à La Malbaie.

Les traces dans la toponymie sont nombreuses : on trouve des rues Laure-Conan à Saint-Hyacinthe, à Québec, à Laval, à Montréal, à Sherbrooke, à Lévis, à Varennes, à Sainte-Julie, à Saint-Bruno, à Rimouski, et sans doute ailleurs.

Félicité Angers a publié, sous la signature de Laure Conan, l'une des œuvres majeures de la littérature québécoise. Première femme à vivre de sa plume en français au Canada, elle

[105] Les questions : « Pendant que la France, au XVIIe siècle produisait les chefs d'œuvre de sa littérature classique, par quelles œuvres commençait la littérature canadienne ?

Comparez Lambert Closse à Don Rodrigue du Cid de Corneille et Élisabeth Moyen à Chimène ».

Source : 1959-1964, Certificat d'études autorisé par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique : 12^e année, garçons et filles : questions et problèmes avec réponses et solutions pour les examens tenus les..., Département de l'Instruction publique, Service des examens officiels, (OFF I57E9 C475).

[106] Merci à Marcel Goulet, du Laboratoire intercollégial de recherche en enseignement de la littérature (LIREL) pour cette information.



se distingue par la force des figures féminines qu'elle met en scène : si celles-ci sont ultimement soumises à Dieu, selon les usages de l'époque, elles n'en choisissent pas moins librement leur destin. L'originalité et l'efficacité de son écriture, volonté ironique, son érudition, son aplomb aussi lorsqu'elle participe à des polémiques sociales ou politiques font que sa prose – nouvelles, biographies et romans – vaut la peine d'être lue et commentée. Sa correspondance mérite aussi un long détour, tant elle se révèle riche. Celle qui écrivait à la fin de sa vie « j'ai tant de sujets de désespoir¹⁰⁷ » était une rude combattante, bien de son siècle, pas la pauvre recluse qu'on a portraiturée.

Un poème de Gaston Miron la situe d'ailleurs de plain-pied dans l'écriture, là où le lieu, le refuge, font toujours défaut :

FÉLICITÉ

Félicité Angers que j'appelle, Félicité où es-tu
toi de même tu n'as pas de maison ni de chaise
tu erres, aujourd'hui tel que moi, hors de toi
et je m'enlace à toi dans cette pose ancienne

qu'est-ce qu'on ferait, nous, avec des mots
au point où nous en sommes, Félicité, hein?
toutes les femmes, Félicité, toutes encore
rien n'a changé comme en secret tu l'appelas¹⁰⁸

[107] Lettre à Mgr Eugène Lapointe, 4 avril 1924. Dion, *op.cit.*, t. 338, p. 412-413,

[108] *Courtepointes*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1975, p. 26.